

ELYSE CHARBONNEAU

# LE CORRIDOR

2



Éditeur:  
Les Éditions La Plume D'Or  
4604 Papineau  
Montréal, Québec, Canada  
H2H 1V3  
514-528-7219  
<http://editionslpd.com>

# LE CORRIDOR 2

La rédemption

ÉLYSE CHARBONNEAU



## **Table des matières**

<b>Chapitre 1</b>	<b>6</b>
<b>Chapitre 2</b>	<b>9</b>
<b>Chapitre 3</b>	<b>10</b>
<b>Chapitre 4</b>	<b>11</b>
<b>Chapitre 5</b>	<b>14</b>
<b>Chapitre 6</b>	<b>15</b>
<b>Chapitre 7</b>	<b>22</b>
<b>Chapitre 8</b>	<b>24</b>
<b>Chapitre 9</b>	<b>26</b>
<b>Chapitre 10</b>	<b>29</b>
<b>Chapitre 11</b>	<b>33</b>
<b>Chapitre 12</b>	<b>37</b>
<b>Chapitre 13</b>	<b>40</b>
<b>Chapitre 14</b>	<b>43</b>
<b>Chapitre 15</b>	<b>45</b>
<b>Chapitre 16</b>	<b>47</b>
<b>Chapitre 17</b>	<b>50</b>
<b>Chapitre 18</b>	<b>53</b>
<b>Chapitre 19</b>	<b>55</b>
<b>Chapitre 20</b>	<b>61</b>

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

**Charbonneau, Elyse, 1979-, auteur**

Le corridor / Elyse Charbonneau.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-29-3 (couverture souple : vol. 2)

ISBN 978-2-924849-30-9 (EPUB : vol. 2)

ISBN 978-2-924849-31-6 (PDF : vol. 2)

I. Titre.

PS8605.H365C67 2018 C843'.6 C2018-941226-7

PS9605.H365C67 2018 C2018-941227-5

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Graf XXL

© Elyse Charbonneau, 2018

Direction littéraire: Marie-Louise Legault

Dépôt légal – 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

2<sup>e</sup> impression: août 2018

## Chapitre 1

– Caroline ?

– Par...

– C'est quoi ton problème ? Tu es encore saoule, j'imagine ?

– ...

Furieuse, Juliette raccroche brutalement le combiné. Voilà maintenant quelques années que sa sœur ne lui avait pas adressé la parole. Enfin, sauf pour lui balancer des méchancetés à la figure. Pourquoi donc cet appel soudain au beau milieu de la nuit ? Juliette est contrariée, certes, mais quand même bouleversée. Le fait d'avoir perdu tout contact avec sa sœur depuis si longtemps lui brise le cœur d'une part, mais de l'autre, elle lui en veut tellement, qu'elle ne croit pas être en mesure de lui pardonner un jour. Elle qui avait tout fait pour la protéger, l'aider et la consoler. Et c'est ainsi qu'elle la remercie ? Non pas qu'elle donne pour recevoir, mais de lui démontrer un minimum de reconnaissance aurait été la moindre des choses. Sa jeune sœur avait peut-être vécu des choses difficiles, mais rien qui puisse excuser son attitude ou son comportement. Quelque chose lui échappe, car ça ne ressemble pas à Caroline. Il y a sans doute un élément manquant, mais avec le temps, l'envie de le découvrir s'est dissipée. Il semblerait qu'elles n'étaient pas assez complices pour que Caroline se confie à elle.

Accoudée sur son large comptoir en granite, Juliette balaie des yeux sa magnifique cuisine. On peut dire qu'elle a réussi, contrairement à la cadette. Un emploi stable et payant, un mari des plus merveilleux, mais par-dessus tout, les deux plus beaux enfants du monde. Les yeux embrouillés par les larmes, elle contemple toujours la grande pièce à aire ouverte. La large table faite de bois exotique, les planchers de bois franc, le divan de cuir en forme de «L» qu'elle a toujours désiré, une télévision tellement grosse qu'ils avaient dû revoir la configuration du salon pour ne pas s'arracher les yeux en la regardant, et les rideaux qu'elle avait payés un prix de fou, mais qui lui donnaient l'impression de vivre dans un château de princesse. Et que dire de la fenestration ! Amoureuse de la nature, Juliette avait insisté auprès de son beau Pierre-Luc pour que la localisation de leur nouvelle maison soit dans un endroit retiré, près d'une source d'eau. Incapable de résister à sa demande, mais surtout à ses yeux doux, son époux avait opté pour un terrain d'une centaine de pieds carrés dans les Laurentides. Non seulement était-il boisé, mais il se situait sur le bord d'un lac. Pierre-Luc, qui avait fait construire une galerie blanche tout autour de la maison, n'avait pas lésiné sur le choix des majestueuses fenêtres. De l'intérieur comme de l'extérieur, Juliette pouvait savourer chaque instant que la nature lui offrait, des moments de quiétude qui lui apportaient un bien inestimable et un calme nécessaire. De plus, c'est un endroit rêvé pour élever ses enfants. L'air pur, les arbres, la nature et l'espace disponible laissaient place à l'imagination et à l'aventure.

Malgré tout son succès, Juliette se sent seule et abandonnée. Elle avait échoué

quelque part. Un vide douloureux que rien ne semblait parvenir à soulager restait présent dans son cœur. Caroline lui manque énormément. Elle a des amis, une multitude d'amis, même, mais aucune relation n'est comparable à la force du lien qui existe entre deux sœurs.

Elle se souvient du jour de cette dispute qui avait pris une tournure des plus dramatiques. Ce jour-là, elle était tellement excitée. Elle s'était rendue dans une boutique pour enfants pour y acheter une simple tétine jaune, qu'elle avait ensuite placée délicatement dans une petite boîte, comme s'il s'agissait d'un objet d'une valeur inestimable. Après avoir emballé la boîte avec du papier à l'effigie du père Noël, posé méticuleusement un ruban et un chou, elle avait inscrit sur une petite carte : « Pour papa et maman ».

Comme tous les 25 décembre, sa famille se réunissait à Laval, dans la modeste maison de ses parents. Le trajet n'était pas seulement long, mais interminable. Sur l'autoroute des Laurentides, Juliette regardait nerveusement chaque panneau routier annonçant la prochaine sortie, attendant impatientement que le bon se présente. Un léger tapis blanc et froid recouvrait presque tout le paysage. Bien qu'elle déteste l'hiver, elle ne peut s'empêcher d'être émue devant sa beauté et sa splendeur. Heureusement que Pierre-Luc était au volant, ce soir-là, car elle avait les mains tremblantes et d'une moiteur écœurante. Toujours aussi compréhensif, son époux souriait, tout en restant silencieux. Il savait qu'elle angoissait à l'idée d'annoncer la grande nouvelle à sa famille. Il la laissait donc se raconter toutes sortes de scénarios dans sa tête. De toute façon, il valait mieux ne rien dire afin d'éviter de la stresser encore plus.

Saint-Jérôme, Mirabel, Blainville, Sainte-Thérèse, Boisbriand... Enfin, Laval ! Pierre-Luc s'engagea dans la voie menant à la sortie de Sainte-Rose. Excitée plus que jamais d'arriver à destination, Juliette tenta de se concentrer sur ce qu'elle connaissait et aimait de son village natal. L'école Notre-Dame. L'établissement où elle avait passé son cours primaire. Elle se rappela que vers l'âge de six ou sept ans, le directeur avait demandé aux enfants de voter pour le nouveau nom de l'école. Le choix majoritaire fut « Du parc ». Comme ce n'était pas son choix, elle avait été très déçue. Elle se remémora ensuite les deux écoles secondaires qu'elle avait fréquentées : Villemaire et Curé-Antoine-Labelle. Pendant que la majorité des étudiants, dont sa sœur cadette, ne pensait qu'à flirter, essayer toutes sortes de drogues et commettre des actes immatures, elle, de son côté, demeurait concentrée sur ses études. On disait d'elle qu'elle était une parfaite adolescente. C'était de belles années ; peut-être trop tranquilles, mais de belles années sans faux pas. Il y avait aussi les Berges où elle adorait se retrouver avec ses copines, ainsi que la crèmerie et le seul restaurant de renommée mondiale, producteur de frites aussi grasses que dégoûtantes. Même si ce n'était pas mangeable, c'était la seule malbouffe disponible. La voiture s'arrêta.

Ressasser ses souvenirs avait aidé grandement à écouler les dernières minutes qui la séparaient de cet événement heureux qu'elle ne pouvait garder secret plus longtemps. Elle se doute parfaitement que ses parents réagiront de façon euphorique, mais c'est l'expression sur le visage de sa sœur qu'elle est impatiente de voir. Cette

dernière sera sûrement si contente, qu'elle risque d'être atteinte d'une certaine hystérie passagère.

Malgré les appréhensions de sa mère à l'idée d'ouvrir des cadeaux avant le repas, Juliette insista tellement, qu'elle ne put qu'obtenir gain de cause. Si l'expression faciale de la mère respectait les attentes, la réaction de la sœur, forcée d'être présente lors de cette mystérieuse surprise, fut plutôt inopinée. En fait, elle n'avait pas du tout réagi, se contentant de hausser les épaules avant de se diriger vers le salon. Les cris de joie émis par l'ensemble des membres de la famille fusaient de partout, tandis que tous prenaient Juliette dans leurs bras pour la féliciter. Or, l'héroïne du jour percevait mal les paroles étouffées et peinait à répondre aux accolades.

Sous le choc, l'esprit ailleurs, elle tentait de comprendre ce qui se passait dans la tête de sa sœur Caroline. Son espace vital enfin libéré, elle lança un regard inquiet à sa mère. Cette dernière tenta vainement d'excuser sa benjamine, prétextant que comme toujours, elle avait trop bu. Mais peu importe les raisons, une déchirure était apparue dans le cœur de Juliette. Une déchirure qui ne se refermerait jamais, même avec le temps. Blessée chacune de leur côté, une stupide dispute éclata entre les deux sœurs. S'ensuivirent des insultes et des gestes déplacés. Après que Caroline ait manqué de respect à sa famille, Juliette n'eut d'autre choix que de la gifler. Depuis, les deux ne se sont plus jamais parlé. L'aînée a bien essayé, mais Caroline l'a toujours repoussée. Elle a toujours refusé de mettre de l'eau dans son vin, de réparer ses torts. Elle est devenue méchante, amère, insensible, cruelle et méprisante. Mais surtout, absente. Bref, les deux filles sont maintenant aussi malheureuses l'une que l'autre.

De retour au moment présent, Juliette observe toujours sa maison de rêve. Elle est parfaite, oui, mais il y manque quelque chose d'important... La présence de Caroline. Jamais elle n'y est venue, pas même pour souper. Elle n'a même jamais rencontré ses deux neveux. Pire, ces derniers ignorent qu'ils ont une tante. Juliette ne sait pas comment leur expliquer l'absence de cette dernière dans leurs vies. Ils ne comprendraient pas. En fait, personne ne peut comprendre. En voyant l'heure affichée sur la cuisinière, Juliette est exaspérée. La nuit sera de courte durée. Elle attache sa robe de chambre, puis monte discrètement à l'étage. Elle ne voudrait surtout pas réveiller Pierre-Luc, encore moins les enfants.

## Chapitre 2

À peine plus d'une heure de sommeil plus tard, le téléphone sonne à nouveau. Juliette a envie de pleurer. Il est évident que le fait de régler le conflit avec sa sœur est une chose primordiale dans sa vie. Mais pourquoi Caroline ne profite-t-elle pas de la journée et de ses moments de sobriété pour entrer en contact avec elle ? Lasse, elle se jette presque en bas de son lit et enfile sa robe de chambre à toute vitesse. Elle doit se dépêcher de répondre afin de ne pas alerter la maisonnée. À son grand étonnement, c'est la voix de sa mère qui se fait entendre au bout du fil. Elle est si paniquée et pleure tellement, qu'elle éprouve beaucoup de difficulté à s'exprimer. Juliette se l'imagine facilement... Le visage ravagé par les larmes, son écoulement nasal glissant de son nez jusqu'à son cou, une quantité phénoménale de postillons sur le combiné et les yeux remplis de terreur. À coup sûr, il se passe quelque chose de grave. Juliette tente tant bien que mal de la calmer de façon à ce qu'elle puisse enfin lui expliquer ce qui la met dans un tel état.

Se rendant compte qu'il est impossible, pour sa femme, d'articuler le moindre mot, le père de Juliette s'empare soudainement du téléphone. En entendant la voix tremblante de ce dernier, la jeune femme comprend qu'il fait tout pour arriver à maîtriser ses émotions.

– Ma chérie...

– Que se passe-t-il, papa ? Vous me faites peur !

– Eh bien... il est arrivé quelque chose à ta sœur...

– Quoi ? Que lui est-il arrivé ? Elle va bien ?

– Elle a eu un accident de voiture... nous sommes en ce moment à l'hôpital.

– Quel hôpital ? demande Juliette d'une voix empreinte de chagrin.

– Sacré-Coeur.

– J'arrive.

Sans même attendre une réponse, Juliette raccroche le combiné, grimpe l'escalier, entre dans sa chambre, puis s'habille aussi rapidement que discrètement. Elle prend ensuite soin de laisser une note à Pierre-Luc pour lui expliquer brièvement la situation.

## Chapitre 3

Malgré la chaleur de l'été, les soirées et les nuits sont plutôt fraîches. Juliette éprouve toutefois le besoin de laisser les fenêtres de la voiture ouvertes. L'air pur se transforme rapidement en rafales attaquant violemment l'habitacle dès qu'elle atteint la vitesse permise sur l'autoroute. Cette agression éolienne provoquée volontairement a pour but de la garder éveillée et de l'aider à rester calme, elle a beaucoup de difficulté à gérer sa peine et sa frustration. Elle ne sait comment réagir. Elle en veut tellement à Caroline, qu'elle se sent incapable de l'excuser ou de faire preuve d'indulgence envers elle. Non seulement a-t-elle coupé les ponts entre-elles, mais elle n'a plus donné de nouvelles depuis quatre ans et n'a éprouvé en aucun cas ni le besoin ni l'envie de rencontrer ses propres neveu et nièce. Elle les a déjà croisés, oui, mais elle les avait évités comme la peste. Pour une mère, la pire atrocité est sans aucun doute de constater qu'on ignore et méprise ses enfants, que leur existence nous indiffère. Même si Caroline décidait subitement d'être repentante, rien ne pourrait apaiser la douleur et la blessure ressenties en raison de son comportement. Rien. Le fait de ne pas avoir été présente auprès de sa sœur alors même qu'elle vivait les plus beaux jours de sa vie a causé un dommage irréparable qu'aucun mot ne peut décrire. Des dommages qui sont toujours présents et maintenant, bien enracinés. Aveuglée par l'égoïsme et la jalousie, Caroline avait préféré s'isoler.

Malgré tout, cette dernière reste la sœur de Juliette, sa petite sœur fragile qu'elle aime tant. Celle qui était toujours souriante. Celle avec qui elle avait une incroyable complicité. Juliette aurait donné sa vie pour lui épargner tout souci. Et pourtant, maintenant, elle se sent déchirée entre la haine et l'amour. Que pourra-t-elle bien lui dire à l'hôpital? Comment réagira-t-elle? Elle aurait franchement préféré que leurs retrouvailles se déroulent dans d'autres circonstances...

La route est dangereuse. Dans les Laurentides, il n'y a aucun lampadaire pour éclairer l'autoroute. Il n'y a que des montagnes, des arbres, et la noirceur. Ce voile obscur se perce difficilement à l'aide de phares. Et il ne faut pas oublier les chevreuils. De magnifiques bêtes, mais qui ont la mauvaise habitude de traverser la route à leur guise. Quoique... c'est l'être humain qui a massacré leur habitat naturel en construisant des routes à travers la forêt. Perdue intentionnellement dans ses pensées, Juliette réalise qu'elle s'éloigne de son sujet prioritaire. Mais elle a besoin de faire abstraction de ce qui l'atteint au plus profond de son être, de son cœur.

## Chapitre 4

Après avoir garé sa voiture dans le stationnement très onéreux de l'hôpital, Juliette appelle son père afin d'obtenir les indications devant lui permettre de se rendre à l'endroit exact où Caroline se trouve. Emportée par un stress grandissant, elle entre par la porte principale et remonte le long couloir à une vitesse excessive. Elle tourne ensuite à sa gauche, puis prend l'ascenseur en compagnie de plusieurs personnes dont l'hygiène corporelle semble douteuse. Elle ne peut les blâmer. Combien d'heures se sont écoulées depuis leur arrivée et cet instant ? Beaucoup trop, c'est évident.

En sortant de l'ascenseur, elle tourne à droite, traverse deux portes automatiques et regarde dans tous les coins, jusqu'à ce qu'elle aperçoive son père, assis seul dans le corridor. Elle ne peut voir son visage, car les coudes sur les genoux, sa tête est enfouie dans ses paumes. Sa pauvre tête qui ne semble tenir que par la force de ses mains. Juliette s'approche doucement, pour éviter de le faire sursauter. Il remonte la tête et la regarde tristement. Ses yeux sont à la fois rouges et bouffis, alors que son teint est aussi pâle et vide qu'une feuille victime du syndrome de la page blanche.

– Papa...

– Hein ?

– Papa, ça va ?

– Non...

– Où est maman ? Et Caroline ?

– Ta mère se repose dans la chambre d'à côté.

– Comment ça ?

– Elle a fait une grosse crise de panique.

À cette nouvelle, le corps de Juliette se crispe. Sa mère a l'habitude d'avoir des réactions un peu exagérées, surtout depuis sa dépression, mais pas à ce point. Elle anticipe donc le pire.

– Elle est où, ma sœur ?

– Ta sœur... ma petite fille adorée... elle nous a quittés...

Cela dit, l'homme dans la fin cinquantaine aux allures de taupin s'effondre. Tombant à genoux, il hurle de douleur. Après avoir envoyé promener le Bon Dieu pour son moment d'égarément et de faiblesse évident, il se rassoit, essuie ses larmes et replace nerveusement et inutilement ses cheveux gris qui n'ont jamais été aussi courts. Il fixe nonchalamment le mur, sous le regard de son aînée qui n'a pas encore eu le temps d'assimiler la nouvelle.

– Elle est où, ma sœur ? redemande-t-elle d'une voix tremblante.

Incapable de répondre, le père pointe en direction de la chambre qui se trouve à sa droite.

Juliette pose un pied devant l'autre, comme si elle marchait sur une corde raide au-dessus du vide. Elle prend près de cinq minutes pour effectuer une dizaine de pas. Elle prend une grande inspiration, puis traverse le seuil de la porte.

Caroline se tient là, au pied de son lit de mort. Dès qu'elle voit sa sœur franchir la porte, une colère immense l'envahit. Elle se rue sur elle, lui lance une ondée d'insultes et lui ordonne de quitter sa chambre en précisant qu'elle n'a rien à y faire. Or, non seulement Juliette n'entend rien, mais elle ne réagit pas. Voulant déverser sa rage sur elle à l'aide de son poing, Caroline se retrouve au sol. Elle venait carrément de passer au travers du corps de sa sœur. C'est à ce moment qu'elle réalise qu'elle n'est plus que poussière, qu'elle n'est plus rien ni personne. En regardant Juliette s'approcher de son corps inerte, elle la voit trembler et pleurer. Elle serait donc attristée par son départ soudain...

Du coup, un tout autre mal l'envahit. Elle croyait vraiment que son cheminement dans le corridor lui avait été bénéfique, qu'elle était passée à autre chose et qu'elle s'était pardonnée. Il semblerait que le simple fait de voir Juliette ait fait resurgir en elle des sentiments qu'elle croyait disparus.

Les lumières autour d'elle se tamisent de plus en plus. Ce n'est pas normal. Il se passe quelque chose. Il fait maintenant presque noir. Elle recule, jusqu'à ce que son dos entre en contact avec un mur. Elle se sent prise au piège. Quelqu'un ferme définitivement le voile sur sa vie, puis la noirceur devient totale.

\*\*\*

Tout le corps de Juliette est pris d'assaut par un séisme. Voir sa sœur ainsi... terne, sans vie, couchée dans un lit, lui est insupportable. Puis le séisme se transforme en tremblement de terre qui ravage et détruit chacune des fibres de son corps. Les uns après les autres, ses organes explosent et flanchent. Un tsunami acide vient achever le tout, arrachant la moindre parcelle de vie qui reste. Juliette s'évanouit. La pression étant trop forte, son esprit et son corps ont décidé de faire une petite pause, le temps de se recharger et de se reprendre en main.

Après quelques secondes seulement, Juliette reprend connaissance, alors que son père, qui s'était précipité vers elle après l'avoir entendu s'effondrer, l'aide à se relever.

– Infirmière !

– Non, papa... Je n'ai besoin de rien, ça va.

– Non, ça ne va pas. Tu es tombée dans les pommes ! INFIRMIÈRE !

– Arrête, je te dis, ça va.

Un membre du personnel infirmier arrivé au pas de course apparaît dans la chambre, prêt pour une intervention d'urgence.

– Vous avez besoin d'aide ? Que se passe-t-il ?

– Rien, merci. Je suis seulement tombée, mais tout va bien.

– Elle est tombée dans les pommes ! Faudrait l'examiner !

– Je n'ai rien de cassé ! ÇA VA ! hurle Juliette.

– Bon, d'accord. Je retourne travailler, mais s'il y a quoi que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler.

- Merci, garde... articule poliment le père éploré.
- Papa, pourrais-tu me laisser seule avec Caroline, s’il te plaît ?
- Bien sûr. Je reste à côté si tu as besoin.
- Merci. Et désolée... Je ne voulais pas...
- Ne t’en fais pas pour ça. Ça va, je comprends.

Honteuse, Juliette regarde son père complètement démoli retourner réchauffer son siège inconfortable. Elle lui envoie un sourire rempli de compassion qu’il ne voit pas, et retourne vers le corps inerte de sa sœur. Elle ne peut y croire. Caroline ne peut pas être morte. Elle n’a pas le droit. Pas le droit de la laisser ainsi, seule avec le poids d’une guerre inachevée. La laisser rongée par les remords, sans lui présenter la moindre explication, pas même des excuses, et surtout, sans lui donner la chance de la pardonner.

– Je ne sais pas ce qui s’est passé dans ta tête, Caro... Et maintenant, je ne le saurai jamais. J’aurais tellement voulu que tu m’expliques, que tu me parles. Qu’est-ce que j’ai fait pour mériter que tu me détestes à ce point ? Est-ce que ça en valait vraiment la peine ? On peut dire que tu as réussi à me faire suer jusqu’au bout... Me laisser seule avec toute cette merde à traîner sur mes épaules, et ce, jusqu’à ma mort. Merci. Merci beaucoup. Je te déteste tellement.

Sur ces mots, Juliette s’allonge aux côtés de sa sœur et laisse jaillir sa peine.

– T’avais pas le droit de me faire ça... Je ne peux pas croire que tu me fasses ça.

Et elle continue de pleurer ainsi durant de longues minutes, jusqu’à ce qu’une infirmière entre dans la chambre. Le visage long, elle lui annonce que le temps de faire ses adieux arrive à grands pas. Juliette refuse, mais se ravise aussitôt, sachant très bien qu’elle ne pourra pas rester éternellement auprès de sa sœur. Elle s’excuse de sa réaction immature et sort du lit. Elle verse une dernière larme, embrasse le front de Caroline puis dit :

– On se retrouvera un jour, je te le promets.

## Chapitre 5

Dès qu'elle ouvre les yeux, la panique s'empare de Caroline, qui se retrouve à nouveau seule dans un corridor.

– Et merde... C'est pas vrai !

Mais ce corridor est complètement différent de celui qu'elle a visité dans le passé. Il est d'une noirceur accablante. Les murs et les portes sont d'un noir d'encre. Au plafond se trouvent quelques lampes industrielles qui pendent dans le vide et qui semblent danser au rythme du vent pourtant absent. Elles sont à la fois grillagées et hors d'atteinte, comme si on voulait les protéger d'une éventuelle agression. Même si elle éprouve une sensation de déjà-vu, Caroline ne se sent pas à l'aise pour autant. Beaucoup plus repoussant et froid que le dernier, ce corridor n'inspire en rien le réconfort et la sécurité. Il est au contraire effroyable et terrorisant. Paniquée, Caroline se jette sur une porte et tente de l'ouvrir. Barrée. Elle fait une deuxième, une troisième, puis une quatrième tentative. Toutes les portes sont verrouillées.

– OK ! Y'a quelque chose que j'ai pas compris, ou quoi ? Encore un corridor ! Bravo pour l'originalité ! Un détail vous a par contre échappé... les portes sont barrées ! Comment suis-je censée faire pour sortir ? Que je les démolisse ?

Arrogante comme ce n'est pas permis, elle tente d'ouvrir d'autres portes. Comme ça ne fonctionne toujours pas, elle les frappe à coups de poing, puis à coups de pied. Sans succès. Essoufflée et découragée, elle recule de quelques pas et observe les portes qui ne présentent aucune trace de lutte. Elle dépense assurément son énergie inutilement. Elle tente de se calmer pour analyser la situation, persuadée qu'il existe une solution. Il suffit de réfléchir. Puis soudainement, elle sursaute.

On frappe derrière l'une des portes. Saisie par la peur et l'étrangeté de la situation, elle recule et toise la porte, doutant d'avoir bien entendu. Ce n'est qu'à cet instant qu'elle remarque que les portes ne sont pas numérotées. Dans son ancien corridor, calme et blanc, chaque porte possédait un numéro et était déverrouillée. De même, il n'y avait aucune activité perceptible derrière elles. Alors qu'on frappe une seconde fois, Caroline ignore quoi faire. Tétanisée, elle se remémore ses anciennes expériences de l'autre côté des portes. Il va sans dire que rien de rassurant ne peut se cacher derrière celles-ci. On frappe pour une troisième fois. Sans être agressifs, les coups résonnent, tout de même. La jeune femme s'approche doucement, tandis qu'une hésitation se dégage de tout son être. Elle pose une main craintive sur la poignée, tourne à gauche, puis à droite... Ça fonctionne. Elle retire aussitôt sa main, pour ensuite se demander une bonne centaine de fois : « Je l'ouvre, ou je ne l'ouvre pas ? » D'un geste spontané et brusque, elle décide d'ouvrir en se disant : « Advienne que pourra. »

## Chapitre 6

De l'autre côté de la porte règne une noirceur similaire à celle des murs. Intriguée, Caroline s'approche à pas de loup, comme si elle redoutait de réveiller les morts. Dans l'obscurité se dessine finalement une silhouette. Apeurée et guidée par son instinct, elle claque la porte et s'éloigne.

On frappe à nouveau. Faisant les cent pas, Caroline retourne toutes les possibilités qui pourraient se présenter à elle. Cette personne derrière la porte ne peut qu'être démoniaque. Ou pas. Cette silhouette tient définitivement à ce qu'on lui ouvre la porte, car elle donne encore trois petits coups qui résonnent dans le corridor. Puis une voix se fait entendre.

– Caroline ?

– Qui est là ?

– Je ne te veux aucun mal. Je ne pourrai entrer que si tu acceptes de m'ouvrir.

– Et qui me dit que tu n'es pas un monstre venu directement de l'enfer ?

– Ha ! Ha ! Ha ! Je te donne ma parole que non.

– Ah oui, c'est très rassurant ! réplique Caroline d'un ton sarcastique.

– Je t'assure que je ne suis ici que pour t'aider.

Tout en se rongant les ongles, Caroline s'avance tranquillement vers la porte. Déchirée entre l'inquiétude et la curiosité, elle pose la main sur la poignée, puis ouvre. Toujours bien présente, la silhouette s'approche. Prête à refermer la porte en cas de besoin, Caroline l'observe. Au début, la forme est difficile à discerner, mais plus elle s'approche, ce qu'elle fait tranquillement, plus elle devient nette. Il s'agit de l'ombre d'une femme, ou plutôt, d'une adolescente.

Finalement, une jeune fille de plus ou moins treize ans apparaît sur le seuil de la porte. Silencieuse, Caroline lui laisse le champ libre afin qu'elle puisse pénétrer dans le corridor. L'étrangère n'est repoussante en rien. Au contraire, elle est jolie, souriante.

– Bonjour, Caroline ! Je m'appelle Marianne.

– Euh... Bonjour. T'es qui, toi ?

– L'important n'est pas qui je suis, mais plutôt qui tu es toi !

– Comment ça, qui je suis ? Je sais exactement qui je suis !

– En es-tu certaine ?

– Euh... Oui ! Que viens-tu faire ici ?

– Parfait ! Dans ce cas, on devrait quitter cet endroit rapidement.

– Tu n'as pas répondu à ma question... tu sais comment faire pour sortir ?

– Évidemment !

– Mais tu ne me le diras pas...

En guise de réponse, la fille lui fait un large sourire, exposant à sa vue une dentition parfaite.

- OK... ça répond à ma question.
- Mais je vais te guider !
- Il y a quoi derrière les portes ?
- Je ne sais pas.
- Quoi ? Mais tu arrives de là !
- Eh bien... il s’y passera un peu ce que tu choisiras.
- On est où, ici ?
- Tout près de l’enfer...
- Tu es sérieuse ?
- Oui... C’est en quelque sorte ton enfer... Enfin, son début ou son commencement.

Tu vois, chacun a son propre enfer.

Marianne prend son interlocutrice par la main pour la conduire vers une porte, qu’elle ouvre ensuite. Caroline est surprise de voir que cette dernière s’ouvre aussi facilement, elle qui un peu plus tôt, avait vainement tenté plusieurs fois d’en ouvrir une. À travers la porte grande ouverte, elle regarde à l’intérieur de la pièce.

Sous ses yeux se dessine une scène horrible. Une femme d’une quarantaine d’années est plongée dans son bain. À ses côtés se trouvent trois enfants. L’un d’eux, le garçon, appuie fortement sur sa tête pour l’obliger à faire pénétrer de l’eau dans ses poumons. Pendant ce temps, les deux petites filles la poignent à répétition. Une fois la baignoire remplie de sang et la femme inerte, les enfants sortent du bain et attendent. Les cheveux bruns bouclés de la femme, tout autant que sa robe fleurie, flottent à la surface de l’eau. Soudain, la quantité phénoménale de sang mélangé à l’eau du bain semble se rétracter. Non seulement emprunte-t-il le chemin contraire à ce qui devrait être, mais il retourne dans son corps d’origine. Atteinte de violents spasmes, la femme reprend mystérieusement vie. Le dos cambré, elle se positionne à genoux, se lève et sort de la baignoire à reculons, puis s’arrête net, comme si le temps s’était figé. Immobiles depuis un certain temps, les trois enfants s’activent soudainement. Ensemble, ils repoussent la femme dans le bain avant de l’attaquer. Le garçon tente à nouveau de la noyer, tandis que les petites filles la poignent.

- Mais qu’est-ce que... interroge Caroline.
- L’enfer de cette femme se résume à ceci.
- Je ne comprends pas.

– Cette femme a commis un horrible crime. Dans un élan de folie, elle a noyé son fils et poignardé ses deux filles pendant qu’ils prenaient leur bain. Comme elle est incapable d’accepter son geste, elle devra passer l’éternité dans les enfers, à subir ce qu’elle a elle-même fait subir à ses enfants.

– Mais c’est dégueulasse !

– Tu sais, on a tendance à croire que notre existence sur terre résulte de nos vies antérieures. Quand ça va mal, on se dit souvent qu’on a dû être très mauvais, dans une autre vie, pour en payer le prix dans celle-ci. Or, ce n’est pas tout à fait faux. Notre vie sur terre se résume à une série de tests. On nous accorde la chance de réparer nos erreurs. Dans une autre vie, la femme que tu viens de voir a commis

plus ou moins le même crime. On lui a donc attribué une vie similaire, pour voir si elle réagirait différemment. C'est comme une deuxième chance qui nous est offerte pour nous permettre de mériter notre accès au paradis. Puisque cette femme a échoué lamentablement, elle subira ce châtement pour l'éternité. Elle souffre, encore et encore, comme elle a fait souffrir les autres.

– OK... Mais moi ? Qu'est-ce que j'ai à voir dans cette histoire ?

– Pour l'instant, tu as aussi échoué au test.

– Pour l'instant ? Tu vas pas me dire que je vais être pognée dans ce corridor pour l'éternité ?

– Peut-être que oui, peut-être que non. Tu as échoué, oui, mais tu étais sur le point d'accomplir une bonne action en demandant pardon. C'est donc pour cette raison que tu es encore ici.

– Et pourquoi je me retrouve à nouveau dans un corridor ?

– Parce que c'est dans un endroit similaire que tu as passé les derniers instants de ta vie... à réaliser l'impact et la gravité de tes gestes. Là où tu as presque tout compris.

– Mais c'était quoi, exactement, ce corridor ?

– Ce corridor, c'était tout simplement toi ! Tu étais en contact direct avec ta conscience et ton inconscience. Tu as fait face à toi-même, à tes différentes personnalités, à tes démons les plus sombres. Tu t'es mise toi-même dans cette situation, car tu avais besoin de te confronter. Une partie de toi en voulait énormément à l'autre, et il vous fallait mettre les choses au clair.

– C'est un peu étrange, ce que tu dis.

– Peut-être, mais penses-y bien et tu verras que ce n'est pas aussi fou que tu le crois.

– Et je dois faire quoi, cette fois ?

– Toi seule connais la réponse.

– Merci pour ton aide ! Ç'a le mérite d'être clair.

– Ne sois pas arrogante. Ça ne te mènera nulle part.

En entendant cela, Caroline lance à l'adolescente un regard rempli de haine. Ce faisant, elle soupire profondément, s'efforçant de garder pour elle les commentaires inappropriés qui ne demandent qu'à exploser au beau milieu du visage de Marianne. Cette dernière se contente de la regarder, sans laisser paraître la moindre émotion.

Impatiente et silencieuse, Caroline tourne en rond et marche de long en large. Puis elle regarde dans tous les coins, sans aucun ménagement pour le bout de ses doigts rongés jusqu'au sang. En colère, elle réalise peu à peu qu'elle a trépassé. C'est une fatalité et elle n'y peut rien. Trop tard. Trop tard pour tout. Comment ne pas sombrer dans la folie devant cette impuissance imposée ? Après avoir lancé un regard furieux à Marianne, elle se rend à une porte et l'ouvre brutalement. Mais elle la referme aussitôt, pour ensuite se mettre à vomir sans retenue. Être témoin de l'horreur que vit l'homme qui se trouve de l'autre côté est des plus intolérables. Quoique probablement mérité.

– Ça va, Caroline ?

– J’ai mal au cœur.

– Qu’est-ce que tu as vu ?

– Un homme penché qui reçoit dans l’arrière-train un gros machin qui effectue un mouvement de va-et-vient grâce à une sorte de machine contrôlée par un petit garçon. Plusieurs autres bambins faisaient la file ; probablement qu’ils attendaient leur tour. Cet homme avait l’air de souffrir le martyr... Il y avait du sang partout... C’était vraiment dégueulasse.

– Est-ce que je suis obligée de te préciser que cet individu était un pédophile notoire ?

– Euh... non... Pas vraiment. J’avais deviné.

– Il souffrira et subira ce qu’il a fait subir à autrui pour l’éternité.

– OK. Sauf que moi, je m’en fous de ces gens-là et de ce qu’ils ont fait ! Est-ce qu’on peut se concentrer sur moi et sur ce que je dois faire ?

– Je vois que ton petit côté égocentrique ressort vite de ta personnalité !

– Franchement... Je n’ai pas tué personne, je n’ai fait de mal à personne et je n’ai pas volé personne non plus...

– Non, mais selon toi, qu’elle est le pire acte que tu as pu commettre lors de ta présence sur terre ?

– Rien qui mérite de finir en enfer.

– Je suis un peu déçue... pendant ton séjour dans le premier corridor, tu commençais à réaliser la gravité de tes actions. Pourquoi retourner soudainement dans le déni ?

– Qu’est-ce que tu en sais ? À ma connaissance, tu n’étais pas là ! Et... Je ne dénie pas, tu sauras.

– Ha ! Ha ! Ha ! Ça ne se dit pas, ça !

– Ouais, et alors ? C’est vraiment important ?

– Non, pas vraiment, désolée.

– Est-ce que c’est possible de me laisser un peu de temps pour digérer la nouvelle ? Est-ce que c’est si difficile de comprendre que je suis un peu frustrée face à la situation ? Non, mais... ai-je le droit d’être en colère, moi qui réalise à l’instant que je suis vraiment décédée ?

– Effectivement.

– C’est fini, terminé ! Il n’y a plus rien que je puisse faire ! Je suis au pied du mur... Dans un cul-de-sac...

Sur ces mots, Caroline se retourne, complètement déstabilisée et essuyant les larmes de désespoir qui s’échappent lâchement de ses yeux. Elle soupire, comme pour mieux se ressaisir et reprendre ses esprits. Silencieuse, Marianne l’observe.

– Ok... C’est quoi la suite ?

– La suite de quoi ?

– Eille, niaise-moi pas ! J’vais pas rester ici pour l’éternité !

– Je te l’ai dit... tu dois faire ton propre chemin.

Cette réponse ne lui convenant pas, la colère s’empare vite fait de Caroline. Elle pousse Marianne et ouvre la porte derrière laquelle celle-ci lui est apparue. Pensant peut-être trouver une sortie convenable, elle se retrouve plutôt devant un homme assis sur une chaise. La pièce est sombre, minuscule et presque vide. Le visage caché à l’intérieur des paumes de ses mains, l’homme pleure. De l’énorme horloge grand-père qui se trouve face à lui, résonne un bruyant tic-tac. On aurait dit un compte à rebours. Puis l’horloge sonne. L’homme découvre son visage, se penche et ramasse un objet. Un quatre litres de lave-glace. Ne comprenant pas tout à fait ce qui se passe, Caroline fronce un sourcil. Le damné approche le contenant de liquide bleu vers lui, ouvre le bouchon, et boit. Il boit, vomit, boit, vomit à nouveau, et continue de boire jusqu’à ce que le contenant soit vide. Ceci fait, il retourne à sa position initiale, puis le tic-tac de l’horloge reprend son décompte. Le regard rempli d’incompréhension, Caroline se retourne vers Marianne.

– Veux-tu bien me dire...

– Oui, je sais, c’est bizarre. Cet homme a commis un geste aussi odieux que lâche. Par la suite, il a tenté de faire croire à son entourage qu’il se sentait tellement coupable qu’il avait choisi de se suicider.

– En buvant du lave-glace ? Il y a vraiment un imbécile qui pense qu’on peut se suicider ainsi ? Il me semble qu’à part être malade...

– Il a voulu berner ses semblables, les manipuler, et maintenant, il doit siroter à jamais son merveilleux cocktail.

– À ta santé, maudit cave !

Cela dit, Caroline claque la porte. Elle pose ensuite ses mains sur ses hanches, puis observe inutilement les lieux.

– Il semblerait que d’ouvrir des portes n’est pas ce que je dois faire...

– Pourquoi tu dis ça ?

– C’est plutôt évident, non ? Ça ne m’avancera à rien de voir le calvaire qu’endurent des personnes stupides que je ne connais pas.

La tête entre les mains, Caroline se penche et se parle à voix haute.

– OK... Faut vraiment que je me calme. Ça me donne rien de pogner les nerfs de même. Respire... calme-toi... respire...

Sa surprenante conversation avec elle-même est soudainement interrompue par des pleurs. Elle se retourne vers Marianne, sachant très bien que les sanglots ne viennent pas d’elle. Ce n’est pas elle qui pleure ainsi, c’est impossible. C’est un son, un cri beaucoup trop infantile. Tout en regardant l’adolescente avec un regard rempli de confusion, elle fronce les sourcils, puis tourne la tête à l’extrême gauche du corridor. Au fin fond se trouve un panier en osier qu’on a déposé au sol. C’est étrange, car elle est convaincue qu’il n’y était pas, auparavant. Curieuse, mais craintive, elle se lève tranquillement, sans quitter le moïse des yeux. Un pied devant l’autre, très lentement, elle avance dans sa direction. Elle regarde Marianne, soit pour obtenir son

approbation ou pour savoir si elle la suit. Or, cette dernière n'a pas bougé d'un poil et son visage est toujours aussi vide d'expression.

– Marianne ? C'est quoi cette chose ?

– Regarde, et tu me le diras.

Caroline la fusille du regard et continue son chemin. À deux ou trois pieds du panier, elle s'arrête. Elle se place sur le bout des pieds et regarde à l'intérieur. C'est un poupon. Un minuscule bébé nu qui pleure. La jeune femme se laisse tomber à genoux et approche ses mains de l'enfant pour le prendre et le réconforter. Étrangement, elle en est incapable.

À croire que le bébé est protégé par une sorte de champ magnétique, puisqu'une sorte de force repousse les mains de Caroline. Frustrée, celle-ci fait une deuxième puis une troisième tentative, mais toujours sans succès. Elle ne peut tout simplement pas approcher le bébé. Ne sachant pas comment réagir, elle réfléchit tout en se mordillant la lèvre. Hors d'elle, elle se relève, prononce violemment tous les jurons qui existent, puis donne un bon coup de poing dans le mur. L'impact fut tel, que tous les murs du corridor en tremblent. Après quelques secondes, ils s'arrêtent et tout redevient calme. Ou presque.

Comme le bébé se trouve dans un coin, les deux murs à proximité de lui sont encore sous l'emprise de légères secousses. Entre le plafond et les murs, la jointure craque, puis s'effrite. Du coup, des débris tombent au sol. De cette ouverture s'écoule un liquide épais et bouillonnant, d'une couleur brunâtre tirant sur le rouge. Il glisse graduellement sur les murs noirs avant de gagner rapidement le sol. Sous les yeux horrifiés de Caroline, le liquide cerne le moïse. Elle voudrait tellement l'attraper, le sortir de là. Mais le champ magnétique l'empêche toujours d'y toucher. En voyant le panier en osier presque totalement englouti, elle hurle de toutes ses forces. L'enfant disparaît finalement, comme si le plancher l'avait avalé. Puis en un éclair, tout disparaît.

– MARIANNE!!!!

– Oui ?

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est le bébé ?

– Je n'en ai aucune idée.

– Mais tu sers à quoi, toi, au juste ?

– Support moral.

– Ark... Ça ne te dérange pas, toi, d'avoir été témoin de ce qui vient de se passer ?

– Non.

– Non ? Comme si c'était normal, du déjà-vu !

– C'est un détail, un accessoire destiné à perturber ta concentration.

– Es-tu sérieuse ?

– Oui, tout à fait. Tu devrais davantage te concentrer sur toi-même.

– C'est pas toi qui me traitais d'égoцентриque, tout à l'heure ?

N'obtenant aucune réponse, Caroline lève les bras en l'air et les laisse retomber aussitôt pour signifier son découragement. Elle s'éloigne de Marianne pour aller

s'asseoir un peu plus loin. Ceci fait, elle soupire en silence et essuie ses larmes. Le dos et la tête appuyés contre l'une des nombreuses portes, elle ferme les yeux. Alors qu'elle est perdue dans ses pensées, le visage de sa sœur lui apparaît. Elle rouvre les yeux, fixe le plafond. Elle se meurt de la revoir. De ses doigts, elle saisit son pendentif et le sert dans sa main. Derrière elle, elle sent la porte s'ouvrir brusquement, puis tombe dans le vide.

## Chapitre 7

Sans même avoir eu le temps de s'en rendre compte, Caroline atterrit sur un divan blanc. Le choc aurait dû être terrible, car effectivement, elle était tombée durement, mais elle ne ressentait aucune douleur. Une chute à partir de la tour Eiffel dans un océan de ouate serait un comparable des plus adéquats. Inquiète, Caroline s'assoit rapidement, puis regarde tout autour d'elle. Une chose est certaine, elle est dans une maison. Plus précisément, dans un beau grand salon chic qui lui est totalement inconnu.

– Hello ? Y'a quelqu'un ? crie-t-elle.

Aucune réponse. Un grand malaise l'envahit. Elle se demande ce qu'on lui réserve encore. Quels monstres et atrocités lui fera-t-on voir ? À quels actes violents sera-t-elle à nouveau témoin et quelles blessures subira-t-elle cette fois ? Pas encore des blessures ! Si elle devait subir le même genre d'agressions physiques que lors de sa dernière visite dans le corridor blanc, elle ne survivrait pas. Elle sursaute lorsqu'elle entend les pas assurés d'une personne qui s'amène dans la pièce. Une dizaine de questions s'entremêlent dans sa tête. Qui va bientôt arriver ? Que faire ? Se cacher ? S'enfuir ? Faire face ? Attaquer ? Complètement figée, elle fixe un point situé dans un cadre de porte vide et attend nerveusement que cette prochaine apparition se dessine. Or, la personne qui se présente devant elle est la dernière à laquelle elle aurait pensé.

– Juliette ? lance-t-elle, complètement déstabilisée.

Non seulement sa sœur ne répond pas, mais elle ne montre aucune réaction. Sans broncher, elle se contente de passer tout près d'elle et de s'approcher de la petite table juste à côté pour y prendre un mouchoir. La mâchoire inférieure de Caroline se met alors à trembler. Elle voulait tant revoir sa sœur, mais de la voir dans cet état la blesse au plus haut point. Après avoir séché ses pleurs et évacué le plus de mucus possible de son nez, Juliette sort un album photo et le pagine. Comme si Caroline marchait complètement immergée au fond de la mer, elle se rend tranquillement, non sans un effort considérable, derrière sa sœur afin de voir ce qu'elle regarde. Du coup, elle est incapable de retenir ses larmes. Juliette regarde de vieilles photos d'elles, datant de leur enfance. Elle voudrait tant la serrer dans ses bras, lui dire qu'elle l'aime et qu'elle sera toujours là. Mais ce ne sera plus jamais possible. Ce doux moment d'une presque proximité est tout à coup perturbé par l'arrivée en trombe de son neveu et de sa nièce. Les deux courent et expriment leur joie par des éclats de rire francs, profonds et sincères. Caroline est sous le choc. C'est la première fois qu'elle les voit d'aussi près. Les enfants sautent sur leur mère, qui oublie pendant quelques instants qu'elle est triste. Soudain, son neveu se lève sur le divan et fixe sa tante droit dans les yeux. Pendant un instant, il la dévisage. Prise au dépourvu, Caroline sent une certaine faiblesse dans ses jambes, puis perd connaissance.

\*\*\*

Elle ne se réveille que lorsqu'elle est de retour dans son sombre corridor. Marianne l'attend debout, telle une statue de cire. Tous les membres de Caroline tremblent encore, tant il lui est difficile de gérer ces nouvelles émotions. Elle est à la fois heureuse et triste. Elle venait de vivre une infime partie de ce qu'elle aurait pu vivre durant ces quatre dernières années. Cela lui fait autant de bien que de mal de comprendre tout ce qu'elle a manqué... Et tout ce qu'elle manquera. Le visage rond couleur pêche, le regard perçant bleu vif de son neveu qui la fixe... elle veut à tout prix imprimer cette image, dessiner ce portrait à l'encre indélébile et le déposer au-dessus de tous les items existants dans son tiroir à souvenirs. Sous aucun prétexte, elle ne veut perdre cette image envoûtante. Elle n'avait jamais réalisé à quel point cet enfant était si beau et si parfait. D'une part, elle se déteste de s'être volontairement privée de sa présence, et de l'autre, elle se considère privilégiée d'avoir eu la chance d'entrer en contact avec lui. Tentant de comprendre les événements et ce qu'elle ressent, elle se tourne vers l'adolescente.

– Marianne ?

– Oui ?

– Pourquoi mon neveu a-t-il pu me voir et pas ma sœur ?

– Parce que les enfants sont purs ! Ils n'ont pas encore hérité de l'interprétation erronée des adultes face à ce qui est réel ou pas. Malheureusement, on leur apprend trop rapidement que ce qui n'est pas perceptible n'existe pas. Ce qu'on ne voit pas, ne comprend pas ou ce qui nous échappe totalement nous effraie. On les classe donc dans la catégorie des choses qui n'existent pas. C'est une façon plus ou moins ridicule de nous protéger. Mais à un jeune âge, c'est une théorie beaucoup trop complexe pour être assimilée. Comme les enfants sont poussés par la simplicité et le concret, les fantômes ou les esprits sont pour eux aussi vrais que les humains. Ils croient en eux et ne les craignent pas.

– Donc il me voit vraiment ?

– Oui.

– C'est bizarre. Penses-tu que si je lui parle, il m'entendra ?

– Tu n'as qu'à essayer... Tu verras bien.

– Aussi facile que ça ? Alors, j'y retourne !

– Caroline...

Mais cette dernière ne se retourne même pas et se dirige directement vers la porte menant chez sa sœur. Elle pose sa main sur la poignée, puis tourne... Barrée.

## Chapitre 8

Caroline n'y comprend rien. Il y a à peine quelques minutes, cette porte était pourtant ouverte. Elle se retourne vers l'adolescente, mais avant même de pouvoir l'interroger, un coup sourd et bruyant provenant de l'autre côté de la porte la fait sursauter. À un tel point, qu'elle se retrouve assise au sol. La porte, les murs, le plancher et tout le corridor en ont tremblé. Toujours par terre, Caroline recule à l'aide de ses mains et de ses pieds, complètement terrorisée. Puis au moment même où la porte s'ouvre violemment, un vent insidieux et agressif prend d'assaut tout le corridor, l'air de viser particulièrement la jeune défunte.

Des feuilles, des brindilles et un tas de déchets volent dans tous les sens. De peine et de misère, Caroline essaie de se relever pour fermer cette foutue porte. Elle avance contre le vent, jusqu'à ce qu'elle parvienne enfin à atteindre son objectif. Mais... incapable de résister à la tentation, elle jette un coup d'œil derrière la porte pour voir ce qui s'y trouve. Son corps tout entier se raidit lorsqu'elle se retrouve face à face avec cette fillette asiatique qu'elle avait malheureusement rencontrée lors de son voyage fatal dans le corridor blanc.

La tête légèrement penchée vers l'avant, l'enfant maléfique la regarde avec des yeux et un sourire démoniaque. Dans l'une de ses mains, elle frappe avec cette fameuse machette dont elle s'était jadis servie pour découper les corps des nombreuses personnes qu'elle avait auparavant empoisonnées. Ses cheveux et ses vêtements tachés de sang suivent le courant de l'ondée qui s'abat sur eux. Elle se tient debout, dans un cimetière aussi sombre que déchaîné, pendant que de monstrueuses chauves-souris hurlent et volent un peu partout. L'endroit offre une ambiance et une atmosphère instables des plus terrifiantes. Au bout d'un certain temps, Caroline reconnaît les corps démembrés d'Annabelle, de l'enfant vêtu d'un pyjama à l'effigie de Batman, du garde forestier, de l'homme au visage couvert de furoncles, de l'adolescente à la bouche recouverte de sang, de l'adonis et enfin, de la fillette portant une robe bleue. Tous, sans exception, étaient présents dans son corridor blanc, avant d'être tués alors qu'ils étaient assis autour d'une même table.

Caroline revit cette peur qu'elle a ressentie lors de sa première rencontre avec cette enfant meurtrière. Celle-ci lève quelque peu la tête, puis ouvre la bouche pour dire :

– Que se passe-t-il, Caroline ? Tu n'es pas contente de me voir ?

– Qui... Qui... es-tu ? Je ne te connais pas !

– Ohhhhhh que si, tu me connais...

– Je t'ai déjà vue une fois, mais...

– C'est toi qui m'as créée.

– Quoi ?

– Je suis toi ! Je suis ton côté sombre. Tu m'as donné naissance le jour où tu t'es abandonnée. Le jour où tu as perdu la foi en Dieu, en toi, et en l'être humain.

– C’est complètement faux !

– Absolument pas ! Tu me dois le respect. Avec ton accord, je t’ai débarrassé de ton empathie, de ton enthousiasme, de ta bonté, de ton innocence, de ta générosité, de ton courage, et de ton jugement. Toutes des choses inutiles.

– Tu mens !

– Ne m’énerve pas ! Tu sais de quoi je suis capable.

Confuse et troublée, Caroline claque la porte. La main sur son cœur, elle tente de retrouver une respiration normale. Soudain, la porte se met à trembler. Il est évident que la jeune asiatique tente de l’ouvrir. Sa colère se ressent jusque de l’autre côté.

– Ouvre la porte, Caroline ! Tu as besoin de moi !

– NON!!!!!!

Si tout s’arrête soudainement, le calme n’est toutefois que de courte durée. L’attention de Caroline est maintenant attirée par de nouveaux pleurs en provenance de l’extrémité du corridor.

– Mais qu’est-ce que...

## Chapitre 9

Un petit bébé d'environ un an est assis au pied du mur. Il n'a presque aucun cheveu sur la tête et ne porte qu'une couche. De ses grands yeux bleus, il regarde dans tous les sens, avant d'arrêter son regard interrogateur sur Caroline.

– Qu'est-ce que tu fais là, toi ? laisse-t-elle entendre à haute voix.

Elle s'avance doucement et lui tend les bras. Voyant cela, le bébé commence à pleurer, puis devient hystérique. D'un pas décidé, Marianne passe devant Caroline pour donner une suce à l'enfant qui se calme immédiatement.

– Est-ce que je peux le prendre ? demande Caroline.

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que. Et c'est une fille.

Se foutant de l'interdiction, Caroline s'élance pour attraper l'enfant. Or, comme ce fut le cas quand elle voulut prendre le premier poupon, une force invisible l'empêche de s'en approcher.

– Pourquoi toi tu peux le... euh... la toucher, et pas moi ?

– Je ne sais pas.

– Coudonc, tu sers à quoi, toi ?

– ...

– Ben c'est ça, dis rien ! lâche Caroline.

Cela dit, elle s'assoit les jambes croisées et observe le bébé, qui fait de même. Alors que ce dernier lui tend les bras, elle se meurt de le prendre. Ses beaux yeux sont si suppliants. Tout à coup, deux grandes mains noires recouvertes d'une substance comparable à du goudron sortent étrangement du mur et agrippent l'enfant. Paniqué, celui-ci disparaît, entraîné de force à travers une flaque noire recouvrant le mur derrière lui. Caroline hurle, puis frappe vainement contre le champ magnétique. Se sentant impuissante, elle s'effondre. Elle se sent complètement perdue, atteinte d'un épuisement excessif, sans pour autant éprouver de la fatigue.

– Tu sais, ce n'est pas vraiment le temps de te reposer.

– Laisse-moi tranquille !

– Si tu désires vraiment rester ici... c'est ton problème.

– Mais je ne sais pas quoi faire ! Je ne comprends pas ce qui se passe ! Et toi, tu ne fais rien pour m'aider !

– Ah bon...

– Voilà, c'est ce que je disais ! Tu fais quoi, ici, déjà, à part servir à rien ?

– Support moral.

– Ah oui... c'est vrai... très utile, rétorque sarcastiquement Caroline.

– Ça me fait plaisir.

– Ce n'était en aucun cas une forme de remerciement. Commence par m'aider, je te remercierai après.

- As-tu, ne serait-ce qu’une seule fois, demandé poliment de l’aide ?
- Quoi ? Tu me niaisais ? J’ai juste à dire « s’il te plaît » ?
- Essaie, on ne sait jamais !
- Peux-tu m’aider, s’il te plaît ? demande Caroline d’un ton arrogant.
- ...
- J’ai dit « s’il te plaît » !
- Ton attitude est vraiment déplaisante...
- C’est beau ! Laisse tomber, je vais m’arranger toute seule...

Puis Caroline se met à marcher de long en large dans le corridor, ce qui lui donne une impression de déjà-vu. Ce faisant, elle se remémore les sensations de vulnérabilité, de peur et d’impuissance qu’elle avait récemment éprouvées. Cette fois-ci, elle refuse de n’être qu’une faible victime à qui on impose des châtiments. Elle est une femme forte, courageuse, déterminée, et la dernière chose à faire est de se laisser abattre. Il faut foncer, avoir confiance. Elle doit se concentrer pour comprendre comment elle a réussi à franchir la seule porte qui lui a procuré un instant de douceur passé en compagnie de sa sœur. Sans trop se souvenir de quelle porte il s’agissait, elle se dirige approximativement vers celles où elle se trouvait à ce moment. Elle les observe une à une, pour vite constater qu’elles sont toutes identiques et qu’aucun indice ne permet de les différencier. Pas de chiffre, pas de couleur, pas de signe. Certaines sont barrées, d’autres non. En se retournant, elle tombe face à face avec Marianne, ce qui la fait sursauter.

– Non, mais... je veux bien accepter que tu refuses de m’aider, mais est-ce que tu pourrais au moins essayer de ne pas me faire peur ?

– Oui, désolée.

Puis Caroline poursuit son analyse des lieux. Elle touche à quelques portes, espérant ainsi ressentir quelque chose comme des vibrations, de la chaleur ou du froid. De même, elle colle une oreille contre deux ou trois portes... mais rien. Les mains sur les hanches, elle lâche un soupir, puis saisit une poignée, qu’elle tourne ensuite. C’est déverrouillé. Elle hésite quelques instants, et se laisse finalement gagner par la tentation.

Derrière la porte, un adolescent se tient debout dans une chambre sombre, uniquement meublée d’un lit impeccablement fait. Ligoté des épaules aux chevilles, le jeune homme est bâillonné et pose sur Caroline des yeux à la fois terrifiés et suppliants. Autour de lui se tiennent un homme et une femme d’âge adulte, ainsi qu’un enfant d’une dizaine d’années. Armé d’un bidon rouge rempli d’essence, l’homme s’approche de l’adolescent. Absent de toutes émotions, il asperge sa victime qui se débat inutilement. Pour sa part, la femme qui reste de glace observe son mari. La tâche de ce dernier terminée, elle gratte une allumette qui prend instantanément feu, puis l’offre à son cadet qui la lance aux pieds de son frère aîné sans la moindre hésitation. Ce dernier disparaît sous les flammes. Écœurée d’entendre des hurlements de douleur et de voir de la chair humaine fondre sous ses propres yeux, Caroline claque la porte.

Pour la première fois depuis son apparition, un très léger sourire apparaît sur le visage de Marianne. La regardant d'un air piteux, Caroline se résout à lui parler.

– OK... Je suis désolée d'avoir laissé mon attitude inadéquate contrôler mes émotions. Est-ce que tu pourrais me donner un petit coup de main, s'il te plaît ?

– Mais avec joie !

– Pour vrai ?

– Bien sûr ! Tu n'as pas aimé la fenêtre ouverte sur l'enfer de l'adolescent qui a mis le feu à sa maison et brûlé tous les membres de sa famille ?

– Pas vraiment, non. J'aimerais bien pouvoir passer aux choses sérieuses et retrouver ma famille à moi. Et je comprends que pour y arriver, j'ai besoin de toi.

– Eh bien, félicitations ! Tu viens de franchir une étape importante. Peu importe nos forces et nos faiblesses, il y a toujours un moment, dans notre existence, où nous avons besoin des autres. Même si ce n'est que pour obtenir un simple support moral. Il faut savoir accepter et accueillir l'aide offerte à bras ouverts. Un empire ne se bâtit pas par un seul homme.

– Tu as raison, approuva Caroline en exhibant un sourire.

– Je parie que tu te sens déjà un peu mieux.

– Effectivement. On dirait que ma colère se dissipe graduellement. Alors ? Qu'est-ce que je dois faire ?

– Pose-toi d'abord cette question : que s'est-il passé juste avant que tu te retrouves chez ta sœur ?

– Euh... Je ne sais pas. Je me souviens que j'étais assise par terre, le dos appuyé sur une porte.

– Mais encore ?

– Bien... la porte s'est ouverte et je suis tombée.

– Comment te sentais-tu ? À quoi tu pensais ?

– Je pensais à ma sœur. J'étais triste. J'avais vraiment envie de la voir, car je m'ennuyais d'elle.

Marianne la regarde avec un sourire. Sans dire un mot, Caroline, heureuse, se retourne et examine toutes les portes. Elle s'assoit au beau milieu du corridor, puis ferme les yeux pour repasser en boucle le moment passé auprès de sa sœur, celui où son neveu l'avait regardée droit dans les yeux. Au moment où elle se sent bien, un déclic se fait entendre. Elle ouvre un œil, et voit que la porte devant elle est légèrement ouverte, comme si on l'invitait à venir, à la traverser. Elle se lève, avance doucement, et ouvre la porte. Il n'y a rien. Un noir intense. Comme si de grandes mains invisibles intensément froides sortaient à l'instant de la porte, Caroline est soudainement entraînée dans cette obscurité incertaine.

## Chapitre 10

Ses paupières sont douloureuses tellement Caroline les retient solidement fermées. Sentant une certaine clarté l'envelopper, elle ouvre tranquillement les yeux. Assise au sol, les genoux repliés sur elle, elle lève la tête, pour découvrir qu'elle se trouve dans une chambre d'enfant. Celle d'une fillette, assurément, vu la couleur des murs, la décoration, les poupées et les jouets. Au milieu de la pièce, sur un joli tapis rose à poil long, se trouve une table ornée de tout le nécessaire pour prendre le thé. Ceci n'est pas sans rappeler à Caroline que lorsqu'elle était jeune, elle adorait jouer à la *grande* et servir des gâteaux avec des boissons chaudes. Ceci fait, elle positionnait ses peluches autour de sa table et discutait avec elles. Sa grande sœur prenait toujours le thé en leur compagnie et jouait le jeu avec grand plaisir. Caroline ne peut que sourire à ce souvenir surgi de nulle part et qu'elle avait complètement oublié. Tout à coup, des pas en provenance de l'extérieur de la chambre se font entendre. Puis on pousse la porte, qui grince légèrement.

Nerveuse, Caroline se raidit aussitôt. Elle reste figée, sans trop savoir comment réagir. Une petite fille, sa nièce, entre. Même si elle ne l'avait croisée que de loin, et ce, très rarement, elle l'aurait reconnue parmi une centaine d'enfants réunis. Elle est conquise par sa beauté. Deux petites tresses retiennent ses cheveux blonds aussi brillants que le soleil. Elle est vêtue d'un chandail blanc orné d'un magnifique papillon bleu et d'une jupette foncée recouvrant des bas collants colorés. Une parfaite enfant de deux ou trois ans. La petite est concentrée sur la future tâche qu'elle doit accomplir. N'ayant pas remarqué la présence de sa tante, elle assoit confortablement sa poupée à la table, puis dépose devant elle une assiette, une tasse et une cuillère. Après quoi, elle recule une seconde chaise inoccupée, puis s'assoit en face de sa poupée. Le plus simplement possible, elle se retourne ensuite vers Caroline, et tape doucement sur le siège de la chaise.

– Assis ! lui commande-t-elle.

Étonnée, Caroline regarde derrière elle, puis dans tous les sens, cherchant à qui s'adresse cet ordre. Comme elle ne voit personne, elle repose son regard sur la blondinette.

– Assis ! répète cette dernière.

– Qui ça ? Moi ?

– Bi ! Assis ! sourit la petite.

Mal à l'aise comme jamais, Caroline se lève tranquillement et s'exécute.

– Thé ?

– Euh... oui, merci !

– Voualà !

– Comment tu t'appelles ?

– Vava.

– Maéva ! C’est un joli nom, réplique Caroline, soulagée de connaître le nom de sa nièce avant cette rencontre. Autrement, elle n’aurait jamais deviné.

– Ersi.

– Ersi ? Ah... Merci !

– Bi !

– Ça prendrait un décodeur pour avoir une discussion de plus de cinq minutes avec toi !

– Hein ?

– Non, rien. Tu as quel âge ?

– Deux ans.

– Wow ! Tu es une grande fille. Tu me connais ?

– Non.

– Moi, je m’appelle Caroline.

– Coucou, aoline. Té belle.

– Mais tu es bien gentille, toi ! Merci beaucoup ! Et toi, tu es encore plus belle.

La plus belle de toutes les petites filles du monde.

Souriante et heureuse, Maéva la regarde et lui tend une assiette, qu’elle prend avec joie. Jamais elle n’aurait pensé que de prendre ainsi le thé, quelque vingt-cinq ou trente ans plus tard, l’aurait autant ravie. Cet instant magique partagé avec sa nièce lui rappelle à quel point il est facile d’être heureux. Bien qu’elle regrette et qu’elle s’en veut terriblement d’être passée à côté de ces instants précieux, elle refuse d’y songer. Tout ce qu’elle souhaite, c’est de profiter du moment et savourer chaque seconde. De nouveaux pas qui s’approchent se font entendre. Comme ils semblent plus lourds, il s’agit indiscutablement de ceux d’un adulte.

En voyant sa sœur entrer dans la chambre, Caroline retient son souffle. Elle a beau se répéter inlassablement que ça va, qu’elle ne peut pas la voir, elle ressent tout de même un terrible malaise.

– Maéva ?

– Bi, maman ?

– Qu’est-ce que tu fais, ma chérie ? Tu prends le thé avec ta poupée ?

– Bi !!!! répond la petite avec enthousiasme.

– Est-ce que je peux me joindre à vous ?

– Assis, maman.

Juliette tire la chaise sur laquelle est assise Caroline, qui se lève maladroitement afin de lui laisser le champ libre.

– Non, maman ! Tention... Pas là... ici, la gronde Maéva tout en lui désignant une autre chaise.

– D’accord... Excuse-moi.

– Chaise pas à toi.

– Ah bon... Et elle est à qui ?

– Aoline.

Le menton dans la paume de la main et le coude sur la petite table, Juliette fixe sa fille sans trop savoir quoi lui répondre. Pour sa part, la fillette prépare son repas imaginaire, comme si de rien n'était.

– À qui est cette place, Maéva ?

– A-O-LI-NE ! répond impatiemment l'enfant.

– OK... Et qui est Caroline ?

– Sais pas... Mon amie.

– Et tu l'as déjà vue avant, cette nouvelle amie ?

– Bi.

– Où ça ?

Juliette commence à froncer les sourcils nerveusement. Elle veut savoir, mais en même temps, craint la réponse, tant elle angoisse à l'idée de connaître la véritable identité de cette a-o-li-ne.

– Allez, Maéva, réponds-moi ! Où as-tu vu cette fille, avant ?

– Photos.

Aussitôt, les yeux de Juliette s'emplirent d'eau. Elle couvre sa bouche à l'aide d'une main pour réfréner la douleur intense qu'elle ressent et qui ne demande qu'à s'évader. Mais pas devant sa fille. Tremblante, elle se lève et sort de la pièce. Ayant assisté à toute la scène, Caroline est sous le choc. Elle décide néanmoins de se lever et de suivre sa sœur. Les deux descendent les escaliers l'une derrière l'autre, puis pénètrent dans le salon. Après quoi, Juliette se dirige vers sa bibliothèque tout en parlant à haute voix.

– Ça s'peut pas...Ça s'peut pas... Elle l'a jamais vue !

– Chérie ?

– Pierre-Luc ?

– Mais qu'est-ce que t'as ? Tu as l'air bizarre...

– Notre fille...

– Qu'est-ce qui se passe avec Maéva ? Elle va bien ?

– Oui, oui. C'est juste que... je sais pas...

– Calme-toi et explique-moi.

– Désolée...

Juliette ferme les yeux, prend une grande inspiration, puis une autre, jusqu'à ce que la pression s'estompe quelque peu. Ceci fait, elle rouvre les yeux et explique à son époux :

– Tout à l'heure, je suis allée voir Maéva dans sa chambre. Elle voulait que je prenne le thé avec elle, mais quand j'ai voulu m'asseoir à ses côtés, elle a refusé sous prétexte que cette place était réservée à Caroline.

– Caroline... Ta sœur ?

– Je ne crois pas qu'elle en connaisse d'autres.

– Mais elle ne la connaît même pas, elle ne l'a jamais vue !

– Je sais ! Elle m'a confié l'avoir déjà vue sur une photo.

– On a pourtant fait bien attention de toutes les retirer de nos albums. Même tes

parents n'en ont plus... Pour ne pas se faire poser de questions, justement.

– Je ne comprends pas moi non plus... Si c'était Alexis qui m'avait dit ça, j'aurais pu m'expliquer la chose, car même s'il n'a que quatre ans, je sais que ça l'a marqué d'avoir croisé Caroline.

– Ha! Ha! Ha! Euh... excuse-moi.

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle?

– Non, rien... C'est juste que... Madame méchante...

– Ne ris pas... Ça ne me fait pas plaisir qu'il l'ait baptisée comme ça.

– Je sais, je suis désolé. J'ai pas pu m'en empêcher...

*Madame méchante...* Ces mots résonnent dans la tête de Caroline. C'est donc ainsi que son neveu la perçoit? *Madame méchante*. Il doit sûrement en être de même pour toute la famille. *Madame méchante*. Sa douleur est indescriptible. Si elle était toujours en possession de ses organes, elle pourrait dire qu'ils sont actuellement tous sur le point de rendre l'âme. Si elle n'était pas déjà morte, elle voudrait mourir. Sans comprendre ni savoir pourquoi, elle s'écroule au sol, après que ses membres inférieurs aient lâché prise. Puis tout devient noir.

## Chapitre 11

Le réveil est brutal. Autant physiquement, du fait que Marianne lui assène plusieurs claques au visage, que mentalement. Surtout, mentalement. *Madame méchante*. Voilà comment on la surnomme. Bon, il ne s'agit que de son neveu, mais c'est assurément un *running gag* dans toute la famille. Jamais elle n'a voulu ça. Pour qu'un enfant traite quelqu'un de méchant, c'est qu'il a sûrement été blessé durement. Elle lui avait donc fait du mal. Même si ce n'était pas consciemment, elle l'a tout de même fait. En aucun cas, il ne doit avoir en mémoire ce souvenir et cette image dégradante d'elle.

- Ça y est ? Tu te réveilles ?
- Oui, oui ! Arrête de me frapper, s'il te plaît !
- Alors ?
- Alors quoi ?
- Comment ça s'est passé ?
- Est-ce que je suis obligée de tout partager avec toi ?
- Non, mais ça peut te faire du bien.
- Eh bien... pour l'instant, je ne préfère pas.
- Comme tu veux.

Caroline tourne le dos à son interlocutrice et serre les genoux contre son torse, qu'elle entoure de ses bras en guise de réconfort. Elle aimerait tant qu'on la prenne dans ses bras. Mais elle est seule. Seule avec son désespoir et ses remords. Elle revoit le visage angélique et le regard perçant de son neveu. Finalement, ce n'était probablement pas de la curiosité, qu'il éprouvait à son égard, mais bien une aversion inexprimable. Il la déteste, la méprise, c'est inévitable. Si elle était à sa place, sûr qu'elle s'abominerait au plus haut point.

Il doit changer l'image qu'il a d'elle. En ce sens, elle se doit de faire en sorte que dans la mémoire du bambin, de nouveaux mots remplacent ceux de *madame méchante*. Comme il est encore jeune, elle peut se rattraper pour qu'il la voie sous un meilleur jour.

- Marianne ! Il faut que j'y retourne !
- Ah oui ? Pourquoi ?
- Je dois parler à mon neveu.
- À quel sujet ?
- En quoi ça te regarde ? Je dois lui parler et tout de suite !
- Tu as oublié de dire « exécution » !
- Franchement !
- Désolée, il n'y a rien que je puisse faire. N'oublie pas, je ne suis ici qu'en tant que support moral !
- Ah oui ! C'est vrai... Tu sers pas à grand-chose.
- Ce n'est pas très gentil... Le support moral est très important, tu sauras.

– Peut-être, mais j’ai besoin d’un peu plus que ça ! Et puis, je ne t’ai rien demandé, à toi ! Ce n’est pas moi qui t’ai obligée à venir ici !

– En effet.

– Pendant que j’y pense... Pourquoi tu es ici ?

– Support moral.

– Oui, je sais ! Au nombre de fois que tu me l’as répété, impossible d’oublier. Mais pourquoi toi ? Et qui a décidé ça ?

– Je n’ai aucune réponse à te fournir. De toute façon, ce n’est pas important. Seul le chemin que tu emprunteras l’est.

– Et pas de danger que tu me le montres !

– ...

– C’est ça... dis donc rien.

Caroline n’aura donc d’autre choix que de s’arranger seule. Mais qu’importe, puisqu’elle croit avoir compris ce qu’il lui faut faire. Se concentrer sur ce qu’elle veut vraiment. Elle court sur place et fait des étirements, sans trop savoir pourquoi elle exécute ces mouvements. Mais elle les fait. Ce n’est pas comme si elle avait besoin d’énergie. Sûrement la nervosité. Quand on fait partie du monde des vivants, c’est ce qu’on fait. Avant de faire face à une situation stressante, on se prépare et on se réchauffe. Pour elle, c’est une façon de se sentir vivante.

– Tu sais que tu fais tout ça pour rien ? lui signifie Marianne.

– Pas grave, ça fait du bien.

– Décroche, Caroline, tu es décédée.

– Merci beaucoup de me le rappeler. Ça me fait énormément de bien !

– Mais c’est quand même vrai.

– Support moral... c’est ça ?

– Oui.

– On a plus le support qu’on avait !

Cette conversation des plus inutiles entre les deux femmes est soudainement interrompue par un étrange son, celui des morceaux faits d’un matériel léger et vide qui s’entrechoquent. Détournant le regard, Caroline note la présence d’une enfant d’à peu près trois ans. Celle-ci est assise dans le fond du corridor et joue avec des blocs de couleurs vives. Avec beaucoup d’imagination, on pourrait croire qu’elle construit un château.

– Vas-tu finir par m’expliquer ce que tous ces enfants font ici ?

– Non.

– On ne pourra pas dire que tu n’es pas honnête et directe.

Caroline se positionne à quatre pattes, puis avance vers la fillette qui ne semble pas encore réaliser qu’elle n’est pas seule. Ses cheveux châtain tombent à peine sur ses épaules frêles. Elle porte un chandail à manches longues vert lime et un pantalon foncé. S’étant probablement rendu compte de la présence de Caroline, elle lève les yeux vers elle. Ils sont d’un bleu encore plus profond que l’océan. On pourrait s’y perdre et faire naufrage.

– Coucou toi !

La fillette regarde son interlocutrice, mais ne lui répond pas. Elle retourne plutôt à ses occupations, sans se soucier d'elle. Déçue, Caroline se contente de la regarder concrétiser son projet de construction, non sans se demander pourquoi on lui fait voir tant d'enfants. Pourquoi ces derniers sont-ils de plus en plus âgés et pourquoi ne lui permet-on pas de communiquer avec eux ? Maintenant tous assemblés, les blocs donnent naissance à ce qui ressemble à une tour. Caroline est étonnée de constater la perfection du cercle formé par la petite fille. À l'intérieur de celui-ci apparaît de nouveau ce même liquide épais et bourgogne. Il semble si chaud que des éclaboussures sortent de la tour avant de contaminer le plancher et les blocs. Au grand désespoir de Caroline, une main formée à l'aide de ce liquide sort du cercle, pour ensuite s'empresser d'attraper violemment le visage de l'enfant, qui ne semble guère surprise. En souriant, elle regarde sa spectatrice dans les yeux, alors même que la main l'entraîne au centre du cercle. En quelques secondes à peine, tout avait disparu. Plus d'enfant, plus de blocs, plus de main, plus rien. Caroline s'approche tristement de Marianne pour lui dire :

– C'est de la torture pure et simple.

– Je sais.

– Pourquoi me faire ça ? C'est quoi le but ?

– Je ne sais pas.

– Où vont toutes ces petites filles ?

– Dans les limbes.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas... Elles sont perdues.

– Y a-t-il quelque chose que je peux faire pour les aider ?

– Oui.

– Eh bien... dis-moi quoi !

– Je ne sais pas.

– Tu es sérieuse ? Tu fais drôlement travailler ma patience et mon endurance !

– Je sais.

– Je n'ai jamais aimé jouer aux devinettes.

– Je sais.

– Vraiment très agréables et enrichissantes, nos discussions !

Caroline lève les yeux en l'air tout en se promenant nerveusement de long en large. Elle veut à tout prix extraire de sa tête ces enfants qui apparaissent et disparaissent sans raison apparente. Ils ne sont peut-être là que pour la distraire ou encore, l'embrouiller. Mais peu importe, elle doit se concentrer sur ce qu'elle désire le plus : revoir ses proches. Elle n'a aucune idée en quoi cela l'aidera à accéder à une autre étape, mais peu importe, elle en a envie.

Elle ferme ses yeux et se remémore ces jours merveilleux passés au chalet familial en compagnie de sa sœur, cet endroit paradisiaque qui les rendait complices

et heureuses, et qui la faisait se sentir indestructible. Comme si rien de mal ne pouvait lui arriver. Elle peut presque sentir la chaleur des caresses du vent dans son visage. Elle se revoit courir dans les bois, main dans la main avec Juliette, alors qu'elles rient aux éclats. Sereine, Caroline ouvre les yeux.

## Chapitre 12

Ne se souvenant pas avoir emprunté une porte, Caroline est surprise de se retrouver devant la demeure de ses parents. Elle est également étonnée de voir à quel point il n'y a aucun lien entre ses pensées et ce qui se présente à elle. Ce n'est donc pas ce à quoi elle pense qui entre en compte, mais le bien-être que procurent ses pensées.

Une voiture avance doucement et s'arrête près de la porte d'entrée. Caroline reconnaît aussitôt les passagers qui en sortent, puisqu'il s'agit de ses parents. Ils empruntent l'escalier de bois menant à la longue galerie qui fait le tour de la modeste maison de pierres. Sans perdre de temps, la jeune femme s'élanche vers eux pour pénétrer dans la maison en leur compagnie. Quel choc, pour elle, de voir dans quel état se trouvent les lieux. Toujours d'une propreté irréprochable, la demeure de son enfance ressemble aujourd'hui à une porcherie. De la vaisselle recouvre les comptoirs et la table, on trouve des pièces de vêtements un peu partout sur le sol, ainsi qu'une quantité phénoménale de journaux, de publisacs, de papiers, de lettres et d'emballages divers.

La mère de Caroline enlève ses chaussures, dépose distraitement ses clés, puis s'installe sur le divan simple en cuir noir. À sa gauche se trouve une petite table pliante sur laquelle reposent un album et une boîte de papiers mouchoirs. Elle prend l'album, le feuillette, et éclate en sanglots.

– Monique... il va falloir que tu te ressaisisses.

– Laisse-moi tranquille !

– Ça me brise le cœur de te voir dans cet état. Tu ne peux pas passer tes journées à pleurer comme ça. As-tu vu l'état de la maison ?

– Je m'en fous, René !

– Écoute... je sais que c'est terrible d'avoir perdu notre fille, mais la vie continue. On a une autre grande fille... Et des petits-enfants, aussi.

– Je ne pourrai jamais passer au travers de cette épreuve... C'est trop dur.

– De te laisser mourir à petit feu ne nous la ramènera pas, tu sais.

– Nous avons été trop sévères avec elle.

– Je t'arrête immédiatement. Nous blâmer est une grave erreur. Notre attitude envers Caroline n'a rien à voir avec son accident.

– Peut-être ! Mais si on avait agi autrement, on aurait pu la voir, durant ces dernières années, et on aurait pu profiter de sa présence. Mais non ! Il a fallu que tu la mettes à la porte ! Tout ça, c'est ta faute...

– Pardon ?

– Tu as bien compris.

Témoin malgré elle de cette dispute, Caroline sent une énorme boule se former dans son estomac. Voir les gens qu'on aime plongés dans une telle détresse est

insoutenable. Elle voudrait serrer sa mère dans ses bras, la réconforter et la bercer, tout comme elle voudrait aller consoler son père qui s'est enfui dans son refuge pour lui signifier qu'il n'est responsable de rien. Elle voudrait lui dire qu'elle est la seule cause de tout ce gâchis et que si elle le pouvait, elle effacerait tout pour repartir à neuf. La vie est trop belle et beaucoup trop courte pour provoquer et alimenter des mésententes qui finissent par se transformer en un torrent de colère et de haine qui devient si puissant, que plus rien ne peut l'atténuer. Elle n'avait jamais pensé aux conséquences dévastatrices que cette stupide querelle avait eues sur son entourage. Il n'y avait qu'elle qui se trouvait dans son centre d'intérêt. Or à présent, elle n'y peut plus rien. Il est trop tard, le mal est fait, et celui-ci est là pour rester.

Éplorée, la jeune femme descend l'escalier pour aller rejoindre son père. Assis dans son atelier, celui-ci confectionne une mouche destinée à une espèce bien particulière de poissons dont Caroline n'a aucune idée. Si elle avait pu connaître le futur, elle se serait peut-être donné la peine de partager un peu de temps avec lui. Dans ses yeux, il y avait une lueur chaque fois qu'il parlait de sa passion, mais personne n'y prêtait attention. Sûrement en raison de leur manque d'intérêt pour la pêche à la mouche.

Elle le regarde se concentrer, pinces et fil à la main, hameçon de l'autre. Il a les yeux plissés, alors que sa langue sortie touche presque à son nez. Elle trouve ça mignon ; inutile, mais mignon. Et puis l'hameçon tombe sur la table. Furieux, René se lève. Foudroyé par un élan de colère incontrôlable, il lance tout ce qui se trouve devant lui par terre. À bout de souffle, il se rassoit et observe son carnage. Comme si chaque partie du haut de son corps lâchait subitement prise, ses bras croisés tombent sur la table, avant d'accueillir sa tête. C'est dans cette position qu'il laisse sa détresse et sa souffrance s'échapper. Voir un homme de cette taille, son propre père, aussi fort qu'un roc, dans cet état de vulnérabilité brise le cœur de sa fille, qui s'approche tout doucement de lui en éprouvant le besoin de lui chuchoter à l'oreille :

– Ne t'en fais pas, papa, tout ira bien. Je vais bien. Tu n'es responsable de rien. Je t'aime.

Aussitôt, René cesse de pleurer et relève la tête. Ses cheveux semblent trahir un traumatisme. À la manière d'un caméléon, ils changent de couleur et passent du gris au blanc satiné. Ses yeux sont ouverts à leur pleine capacité, tandis que sa peau affiche une pâleur extrême. Regardant dans tous les sens, il tremble de tout son être.

– Car... Caro... Caroline ?

Tout aussi sous le choc, Caroline recule de trois pas et ce faisant, passe bien près de trébucher dans ses propres pieds. Même s'il lui est impossible de se blesser, elle ne peut empêcher la peur de tomber l'envahir, elle qui a été humaine durant plus d'une trentaine d'années. Son équilibre rétabli, elle observe à nouveau son paternel, qui est là, debout, à regarder dans tous les sens en chuchotant son nom. Ainsi donc, il l'avait entendue.

Du coup, elle l'appelle, crie, hurle son nom et lui fait des signes. Mais rien. Non seulement il ne montre aucune réaction, mais il ne regarde même pas dans

sa direction. Découragée, elle se place droit devant lui et prononce son nom en sanglotant. Toujours rien. Puis elle décide de le prendre dans ses bras.

– Caroline ! l’entend-elle finalement lui dire avec des trémolos dans la voix. Je sais que tu es là. Je te sens tout contre moi. Je ne sais pas comment l’expliquer, mais...

– Papa ! Tu me manques tellement...

– Je ne peux peut-être pas te voir ni t’entendre, mais j’espère que toi, tu sauras entendre ceci. Tu me manques, ma fille, et je t’aime très fort. Et si jamais tu crois que je suis fâché contre toi d’une quelconque façon, sache que je ne le suis pas. Je voudrais aussi que tu acceptes mes excuses. Mon souhait le plus cher est que tu puisses me pardonner un jour.

– Je te pardonne, papa ! Je te pardonne, c’est évident ! Pourquoi tu ne m’entends pas ?

– Sois heureuse et en paix, ma fille. Veille sur nous. Je t’embrasse.

– Papa ! Je t’entends, papa...

Caroline se sent tellement déçue. Elle aurait tant voulu que son vieux père sache qu’elle l’aime et qu’elle ne lui en veut pas. C’est plutôt elle qui avait beaucoup à se faire pardonner et qui méritait de s’être fait mettre à la porte de la maison familiale. Son comportement avait été totalement inacceptable. Ce qu’elle donnerait pour revenir en arrière, prendre ses parents dans ses bras, leur dire à quel point elle les aime, qu’elle est désolée, et qu’ils sont de merveilleux parents. Les remercier, aussi, pour tout ce qu’ils ont fait pour elle, tout ce qu’ils ont enduré, toléré, pardonné et oublié.

Soudain, la porte du sous-sol s’ouvre, puis une ombre apparaît sur la première marche de l’escalier.

– René ?

– Euh... Oui ?

– Ma foi, es-tu en train de devenir fou ? Je t’entends parler tout seul !

– Je... euh... non... en fait...

– Mais qu’est-ce qui se passe ? Je ne t’ai jamais vu dans cet état-là... Et tes cheveux... Qu’est-ce qui est arrivé à tes cheveux ?

– C’est... c’est Caroline...

– Quoi ?

– Je crois qu’elle est venue me voir...

– OK... Tu es vraiment en train de devenir fou...

– Non ! Je te le jure ! J’ai entendu sa voix. Elle me disait qu’elle m’aimait. Ensuite, je l’ai sentie... c’était comme si elle me serrait dans ses bras. C’était... c’était... bizarre, mais magnifique et magique en même temps.

Devant ce troublant témoignage, les jambes de Monique flanchent. La pauvre tombe assise dans les marches, bouche bée, incapable de prononcer le moindre mot. À la fois excitée, troublée et étourdie, Caroline hurle de joie. Puis tout devient noir.

## Chapitre 13

– Marianne ! Marianne ! Tu ne devineras jamais ce que je viens tout juste de vivre !

– Ah ! Tu crois vraiment que je n'en ai aucune idée ?

– Tu sais ou tu as vu ?

– Les deux !

– Mais qu'est-ce qui se passe ici ? lui demande Caroline qui change totalement de sujet.

Le corridor semble s'être éclairci, ce qui ne rassure pas Caroline pour autant. Recouverts d'une substance étrange ressemblant en tous points à de la moisissure, les murs affichent maintenant une couleur grisâtre. De même, toutes les jonctions entre les murs, le plafond, le plancher et les cadrages de portes suintent. Et que dire de l'odeur ! Elle est si infecte que si c'était possible, elle pourrait à elle seule réveiller tous les morts.

– Il s'est passé quelque chose de grave pendant ton absence, annonça Marianne.

– Quoi donc ?

– Tu le sauras bien assez vite.

Entendant un bruit bizarre, Caroline tourne la tête. Au bout du corridor se trouve encore une fillette. Pas très vieille, certes, mais suffisamment pour jouer à la corde à danser. Sa jupe rose et ses longs cheveux détachés suivent la cadence, tandis que ses chaussures de course ne produisent aucun son lorsqu'elles entrent en contact avec le sol. Très concentrée dans son jeu, l'enfant parvient à sauter tout en récitant une comptine populaire datant de l'époque où Caroline n'était encore qu'une gamine.

– Crème glacée, limonade sucrée, dites-moi le nom de votre cavalier. A, B, C, D, E, F...

Puis la fillette trébuche dans sa corde, soupire, lève les yeux au ciel et se met à réfléchir.

– Francis.

Après avoir trouvé le nom d'un garçon dont la première lettre correspond à celle sur laquelle elle avait dû s'arrêter lorsqu'elle avait trébuché, elle recommence son petit manège. À la fois hébétée et répugnée, Caroline l'observe. Évidemment, il fallait que la petite fille choisisse le nom d'un des hommes qu'elle avait fréquentés. Un homme, qui plus est, lui rappelle l'un des pires moments de sa vie. Mais en même temps, elle avait fréquenté tellement d'hommes, qu'il aurait été surprenant de tomber sur un prénom qui ne lui rappelle rien. Sauf, peut-être, s'il est question d'un prénom datant la plupart du temps d'une autre génération, comme Jean-Claude ou Michel. « Eh non... » se dit-elle, après s'être vaguement souvenue d'un certain Michel aux côtés duquel elle s'était réveillée un matin. Un homme qu'elle avait rencontré dans un bar, la veille. Cette fois-là, elle avait encore abusé de l'alcool plus que de raison.

Ce disgracieux moment, qu'elle croyait avoir oublié à jamais, lui soutire une grimace de dégoût et de honte.

– Crème glacée, limonade sucrée, dites-moi le nom de votre cavalier. A, B, C, D...

– Allo ? Mademoiselle ?

– E, F, G...

– Excuse-moi, ma belle, est-ce que tu m'entends ?

– H, I, J, K...

– Youhou ! Je te parle ! C'est quoi ton nom ?

– L, M...

L'enfant trébuche encore une fois, non sans fusiller son interlocutrice du regard, même si Caroline entretient plutôt un monologue qu'un dialogue. La respiration de la fillette se fait de plus en plus rapide et profonde, en même temps que son doux visage rond se rougit. Puis toute sa peau se teint de gris, faisant ressortir ses veines devenues aussi noires que la nuit. Caroline est à même de ressentir toute la colère qui émane de ce petit être. Ne sachant trop comment réagir, elle laisse l'inquiétude et l'incertitude l'emporter et recule de quelques pas. Activée par les petites mains de la fillette, la corde à danser se remet en marche, et ce, de plus en plus vite. Toisant toujours Caroline, la petite saute, encore et encore, et de plus en plus vite. Elle bondit à une vitesse si fulgurante que ses jambes et ses bras en viennent à disparaître. Le mouvement circulaire de la corde agit comme si une boule d'énergie se dessinait tout autour d'elle. Au bout d'un moment, cette sphère se recouvre graduellement d'un liquide noir et épais, jusqu'à ce qu'elle éclate, effaçant du coup toute trace de la fillette. Probablement parce qu'elle commence à se familiariser avec ce genre de scénario, Caroline fronce les sourcils, puis hausse les épaules. De toute façon, même si elle en faisait tout un plat, ça ne changerait rien à ce qui vient de se produire. Sans compter qu'elle assistera sûrement très bientôt à une autre scène du genre. Songeant soudainement à ses parents et au piteux état de son corridor, elle se retourne vers Marianne.

– Qu'est-ce que tu disais avant que cette drôle de fillette surgisse ? Tu parlais de quelque chose de grave qui est arrivé ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Du calme ! Poses-tu toujours mille questions en même temps ?

– Et toi, tu fais exprès de ne jamais répondre clairement aux questions ?

– Je te l'accorde... Je suis souvent très évasive... Le problème est que... pendant ton escapade chez tes parents, quelque chose s'est produit avec ta sœur.

– Quoi ? Un accident ?

– Euh... non... Tu vois, ici, le temps n'existe plus. Mais pour le monde des vivants, il s'est écoulé plusieurs semaines durant le temps que tu te trouvais chez tes parents.

– Comment ça, plusieurs semaines ? Mais j'y suis seulement restée une heure... deux, tout au plus !

– Je sais, mais comme je te l’ai dit, ici, le temps n’existe plus. Tandis que pour ta famille... Mais sache que seuls tes actions et tes sentiments sont importants.

– Si tu le dis. Mais qu’est-ce qui s’est passé avec ma sœur ?

– Eh bien... Comme elle est incapable supporter ton décès, le seul moyen de défense que lui a suggéré son cœur est de... est de...

– De quoi ? Allez ! Dis-le !

– De t’oublier.

– M’oublier ? Mais elle ne peut pas m’oublier !

– Eh bien... il faut croire que oui. C’est pour cette raison que ton univers parallèle change et qu’il se détériore... Juliette a adopté un nouveau style de vie.

– Je ne comprends pas.

– Elle a... jeté, brûlé et mis de côté tout ce qui pouvait de près ou de loin lui rappeler ton souvenir. Elle a ordonné à tes parents de ne plus jamais lui parler de toi, en plus de leur dire que dorénavant, elle ne les verrait que chez elle ou dans un milieu autre que la maison familiale. Elle ne veut plus rien voir qui lui rappellerait ton souvenir. Tes parents ont écopé du sale boulot de transmettre le message aux autres membres de la famille. Maintenant, lorsque quelqu’un demande à ta sœur si elle a des frères et sœurs, elle répond qu’elle est enfant unique.

– Mais c’est épouvantable !

– Le pire, c’est qu’elle commence à y croire.

– Et qu’est-ce que je peux faire ?

– Je n’en sais rien.

– Évidemment...

Choquée, Caroline se replie sur elle-même. Recroquevillée dans son coin, elle laisse son esprit se fermer. Elle ne peut croire ce qu’elle vient d’entendre. Même s’il fût un temps où elle détestait sa sœur, jamais elle n’aurait pu l’oublier et l’effacer de la sorte de sa mémoire. Elle avait tenté de le faire, certes, mais le souvenir de Juliette était plus fort qu’elle, plus fort que tout. Soudain, son corps se met à trembler et des larmes inondent ses yeux. Puis elle pleure tout son soûl.

Assez bizarrement, les gouttes d’eau qui se forment dans ses globes oculaires défient toute forme de gravité. Comme si elles tombaient à la renverse, ces perles miroitantes prennent le chemin du plafond plutôt que celui du plancher. Puis, après seulement quelques centimètres de course, elles disparaissent, donnant l’impression de sécher sous les rayons brûlants du soleil. Intriguée, Caroline les observe, et tente ensuite d’en toucher une. Ce faisant, un phénomène des plus étranges se produit... Sa main est devenue pâle, pour ne pas dire transparente.

## Chapitre 14

Constatant qu'elle n'a plus aucune sensation dans la main et que celle-ci semble sur le point de disparaître, Caroline se laisse gagner par la panique. Tétanisée, elle se lève et hurle comme jamais auparavant.

– Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

– Tu commences à disparaître...

– Et qu'est-ce que je dois faire ?

– Réfléchis !

– Ma sœur ne doit pas m'oublier...

– Et voilà !

– Il se passera quoi si j'échoue ?

– En ce cas, ton esprit sera perdu à jamais. Et si une telle chose se produit, ce sera irréversible. Pour une âme, c'est le pire des scénarios. Si j'étais toi, je ferais tout pour éviter cette catastrophe. C'est pire que l'enfer.

– Pire que l'enfer ? Ça se peut ?

– Crois-moi, tu ne veux pas le savoir.

De toute sa vie, jamais Caroline n'a eu aussi peur. Elle se rue sur une porte sans même prendre le temps de réfléchir, ce qu'elle regrette aussitôt. Croyant se retrouver dans la demeure de sa sœur, elle est plutôt contrainte de faire face à un homme bedonnant d'une cinquantaine d'années attaché à plusieurs arbres. Chacun de ses membres est attaché à un tronc d'arbre à l'aide de solides cordes tressées d'un jaune délavé. Allongé au sol au milieu d'herbes hautes, d'arbustes et de petites pierres, il craint d'être écartelé. Il tente de se débattre, mais en vain. Son visage rougi transpire la peur et la panique. Puis arrive quelqu'un... ou quelque chose. C'est audible. Le contact entre les feuilles et cette chose qui approche laisse entendre une suite de notes plutôt funèbres. Elle avance rapidement, jusqu'à ce que Caroline soit à même de constater qu'il s'agit en fait de PLUSIEURS CHOSES. Selon ce qu'elle entend, il en arrive de tous les côtés. Elle peut même les sentir. Or, elle s'attendait à tout, sauf à ça...

Persuadée d'apercevoir des monstres, des hommes munis de haches, de couteaux ou de toute autre arme, elle sourit lorsqu'elle voit un joli petit lapin blanc, qui semble tout sauf menaçant. Arrivent ensuite un écureuil, un chat, une souris, un minuscule chien, une mésange, un canard et une poule. Presque émerveillée, Caroline avait l'impression de se retrouver dans une ferme. Il en va tout autrement de l'homme attaché, qui lui, n'est guère rassuré. Le pauvre se démène plus que jamais pour tenter de défaire ses liens. Les bêtes s'approchent de son corps, ce qui lui soutire des hurlements encore plus intenses. Caroline secoue négativement la tête lorsqu'elle voit les animaux se diriger vers différentes parties du corps de la victime, avant de commencer à la gruger. À les voir, tout laisse croire qu'ils n'ont pas mangé depuis des lustres. Ils dévorent leur repas avec beaucoup d'ardeur pendant que l'homme souffre

le martyr. Quand elle aperçoit une délicate mésange picorer l'œil droit du pauvre homme, Caroline, qui se sent nauséuse, claque la porte. Elle ne peut en tolérer davantage.

Elle voudrait vomir, mais en est incapable. Bien que tout son corps se contracte, rien ne sort de sa bouche.

– Pourquoi... je ne peux pas... vomir ? Il me semble que ça me ferait du bien. J'ai l'impression que tout mon corps force pour rien.

– Tu ne peux plus vomir, car tu n'as plus d'estomac, explique Marianne. C'est dans ton esprit !

– Vu comme ça...

– Cet homme a...

– Je ne veux même pas savoir ce qu'il a fait... C'est juste... trop... dégueulasse.

– Comme tu voudras.

– Je dois aller voir Juliette !

– Je sais.

– On ne pourra jamais t'accuser d'être la fille la plus volubile au monde, toi !

– Je sais. Et alors ?

– Alors rien...

Puis l'état de Caroline se met soudainement à empirer. Voyant son corps devenir de plus en plus transparent, elle sent son monde disparaître et son être plonger tête première dans l'oubli. Elle doit vite trouver une solution.

Son premier réflexe est de se précipiter vers une nouvelle porte. Poussée par le désespoir, l'insouciance et l'impulsivité, elle ouvre. Les mains ligotées dans le dos, un homme est assis sur une chaise semblable à celles qu'utilisent les optométristes. Un appareil de métal installé sur sa tête est muni d'un dispositif qui l'oblige à garder les yeux ouverts. Devant lui, un très jeune enfant joue avec des voitures. Un deuxième, juste un peu plus vieux, arrive silencieusement derrière lui, pistolet à la main. Avec enthousiasme, il tape sur l'épaule de son frère et lui montre le merveilleux objet qu'il vient tout juste de trouver dans la chambre de leur papa. Ébloui, l'autre tente de lui arracher le mystérieux trésor des mains, pendant que leur père, à la fois horrifié et hystérique, pleure en leur hurlant de lâcher cet objet de malheur. Mais trop tard, un coup de feu est tiré. La cervelle de l'aîné se retrouve éparpillée dans toute la pièce, tapissant de son sang murs, plancher et le cadet. En réalisant que le doux visage de son grand frère a complètement disparu, le pauvre enfant est sous le choc.

Caroline lâche un véritable cri de mort puis s'écroule au sol. Un profond malaise s'installe en elle, accompagné de sévères étourdissements. La vue embrouillée, elle fixe la noirceur de la porte maintenant close qui lui fait face, puis ferme les yeux. Elle doit oublier cette scène morbide résultant de l'immaturation et l'irresponsabilité d'un père qui ne méritait pas d'avoir des enfants. Elle doit se concentrer sur quelque chose de positif. Parmi les milliers de tiroirs enfouis dans sa mémoire, l'un s'entrouvre.

## Chapitre 15

Caroline a seize ans. Assise dans la cuisine, elle se ronge nerveusement les ongles et scrute sans cesse l'extérieur. Sa mère la regarde tristement, tout en attendant impatiemment l'arrivée de son mari. L'adolescente se demande si son père reviendra les mains vides, ou pas. Elle se lève, se rassoit, se relève, et regarde à nouveau à l'extérieur. Il arrive enfin. Elle est incapable de poser son regard sur lui alors qu'il sort de la voiture. Elle a si peur, qu'elle couvre même ses yeux à l'aide de ses paumes.

Puis la porte s'ouvre sur celui qu'elle attendait tant. Caroline espace volontairement ses doigts, qui recouvrent toujours ses yeux, pour déterminer s'il lui apporte un message heureux ou malheureux. Hélas, ses mains sont vides.

– Pistache ? sanglote-t-elle presque, la lèvre tremblante.

– Je suis désolé, ma chérie... Il n'y avait rien à faire.

– Pas mon minou d'amour... non...

– Je vais t'en acheter un autre...

– Mais j'en veux pas un autre... C'est Pistache que je veux...

– Je sais... Mais dis-toi qu'il ne souffrira plus, maintenant.

Dans tous ses états, Caroline se précipite vers l'escalier et court s'enfermer dans sa chambre. Après s'être jetée sur son lit, elle se recroqueville et pleure de façon presque hystérique. Quelques secondes plus tard, on frappe à sa porte.

– Je veux rester toute seule, laissez-moi tranquille !

– Caroline... c'est moi... laisse-moi entrer...

– Non, Juliette ! Va-t'en !

– Je ne partirai pas avant que tu m'aies entendue ! Alors, je vais te parler à travers la porte... Aussi bien entrer !

– OK, fatigante !

Armée de la plus grande empathie possible, l'aînée pousse tout doucement la porte. Aussitôt, Caroline se retourne, trop orgueilleuse pour montrer sa douleur. Sans se laisser impressionner, Juliette vient s'asseoir à côté de sa petite sœur et glisse ses doigts dans sa chevelure fraîchement lavée.

– Je sais, Caro, que tu as le cœur brisé et que rien de ce que je puisse te dire ne pourra te ramener ton chat. Mais sache une chose... Tu as besoin de vivre ta peine et c'est normal. N'oublie jamais que je serai toujours là pour toi si tu as besoin de moi. Même si tu me repousses, je sais que tu ne le fais pas et ne le fera jamais intentionnellement. Je sais que tu réagis toujours sous l'impulsion du moment et jamais cela ne saura m'atteindre. Je serai toujours là, d'accord ? Je t'aime, ma sœur, et je t'aimerai toujours. Je te le promets.

Sentant que Juliette est sur le point de se lever et de déserrer son doux matelas réconfortant, Caroline attend quelques secondes et s'assoit. Les deux restent muettes, tandis qu'elles se fixent du regard. Les yeux encore humides, Caroline éclate en sanglots et prend sa sœur dans ses bras.

–Merci Juliette.

Mais en rouvrant les yeux, elle retrouve son funeste corridor noir. Si elle se sent beaucoup plus calme, elle est en revanche encore plus triste qu'elle ne l'était. Juliette avait promis. Elle avait promis d'être toujours présente et de l'aimer, peu importe les circonstances. Et aujourd'hui, voilà qu'elle était sur le point de l'effacer complètement, de l'oublier à jamais. Que faire pour remédier à la situation ? Cette question à peine posée, elle voit la porte qui lui fait face s'ouvrir d'elle-même, avant de laisser échapper une brume froide qui l'enveloppe complètement. Puis tout devient noir.

## Chapitre 16

La maison est sombre. Pas l'ombre d'une lumière, qu'elle soit naturelle ou artificielle. Caroline se demande si c'est le soir, la nuit ou très tôt le matin. Malgré la noirceur, elle reconnaît le salon et la cuisine. Elle sait très bien où elle se trouve. Il s'agit de la maison de Juliette. C'est calme, vraiment calme. Tout le monde doit dormir. Elle décide de monter l'escalier sur la pointe des pieds pour accéder aux chambres des enfants. Une fois devant la porte entrouverte de la chambre de son neveu, elle la pousse de sa main. Puis, se trouvant quelque peu ridicule, elle passe à travers celle-ci et entre dans la petite pièce remplie de camions, de dinosaures et de tracteurs. Une veilleuse bleue est allumée, laissant voir un bel ornement sur le mur de droite et une ombre au sol.

La jeune femme s'avance doucement vers l'enfant, qui à n'en point douter, est sous l'emprise de Morphée. Elle s'assoit tranquillement près de lui, sans que le petit réagisse. Si elle le pouvait, elle lui caresserait les cheveux. Ils semblent tellement doux et soyeux. Ce garçon est si beau, si parfait. Il est paisible, et repose dans un état de pure vulnérabilité. Il serait si agréable de passer toute la nuit à l'observer et à l'admirer. Sentant un début de tristesse l'envahir, Caroline le chasse aussitôt, pour mieux profiter de ces quelques instants de bonheur. Aucune place pour les remords. Du moins, pour l'instant. Après avoir déposé un doux baiser sur ses doigts, elle les approche du visage de son neveu, puis les porte sur le front de ce dernier.

– Pardonne-moi. Je n'ai jamais voulu te faire du mal.

La paume de la main sur son cœur, elle sort de la chambre en chuchotant bonne nuit au garçonnet.

Même si elle a déjà visité la chambre de sa nièce, elle ne peut s'empêcher d'y faire un tour. Dès qu'elle entre, elle reconnaît la table à thé, autour de laquelle les invités attendent sagement leur hôtesse. Caroline ne peut s'empêcher de sourire en voyant l'étrange position adoptée par la petite fille durant son sommeil. Si elle-même devait dormir toute une nuit dans cette position, nul doute que le lendemain, elle aurait à endurer de nombreuses douleurs musculaires, et ce, à divers endroits de son corps. Mais l'enfant ne semble pas y trouver le moindre inconvénient ni un quelconque inconfort. Le popotin dans les airs, un bras et une épaule à l'envers, le cou profondément tourné vers la droite et la bouche ouverte d'où s'écoule un filament de salive, la petite ronfle. Tout ceci n'enlève pourtant rien à son charme.

Caroline s'agenouille au bord du lit, dépose ses bras sur le matelas, les croise, puis y dépose son menton. Elle fixe tendrement la fillette, qui ouvre soudainement les yeux avant de croiser son regard. Les deux se sourient mutuellement, puis la petite sort une main de sous son oreiller pour caresser la joue de sa tante. En sentant la chaleur de ces tout petits doigts sur son visage, cette dernière ne peut retenir ses larmes. Elle peut ressentir ce contact. Sensation des plus étranges, mais tellement réconfortante. Elle voudrait tant profiter de ce moment. Or, elle ne peut s'empêcher

de penser qu'elle ne pourra jamais réellement serrer cette petite dans ses bras. Celle-ci se repositionne un peu plus convenablement et se rendort aussitôt. Caroline lâche un soupire, qui en est un de bonheur, de désespoir et de tristesse... Le cœur et l'esprit tourmentés, elle quitte la chambre. Arrivée dans le couloir, elle s'arrête et replace inutilement ses cheveux. Elle tourne la tête vers la gauche, puis se dirige lentement vers une autre porte entrouverte.

Elle est là, bien assoupie et belle comme toujours. À ses côtés dort l'homme de sa vie. Même si elle ne l'a jamais vraiment aimé, Caroline s'approche de lui, se penche vers son oreille et le remercie d'être aussi attentionné, respectueux, amoureux. D'être un merveilleux conjoint et un bon père. Elle lui demande ensuite de continuer à bien veiller sur sa sœur, les enfants, de tout faire pour les protéger et les rendre heureux. De ne rien changer, enfin, et de rester l'homme qu'il est. Le cœur gros, elle se relève et se déplace vers sa sœur. Ne sachant trop quoi lui dire, elle se laisse glisser au sol, et appuie son dos contre le lit. Fixant le néant, elle prend minutieusement le pendentif en forme de cœur brisé que lui avait offert sa sœur, et le manipule entre ses doigts. Ce faisant, une douleur intense naît en elle. Une douleur si forte, qu'elle donne l'impression de se manifester physiquement, bien qu'elle ne réside que dans son esprit. Caroline s'interroge sur l'utilité de vouloir arranger les choses quand rien de concret ne peut être fait. Quelle opportunité lui offre-t-on, au juste ? De se morfondre et de se culpabiliser pour l'éternité ? Elle voudrait bien avoir la chance de s'expliquer avec Juliette, mais comment ? Elle ne peut ni lui parler ni lui laisser un quelconque message.

Frustrée par cette impuissance imposée, elle se lève et se rue sur sa sœur, puis tente de la secouer brutalement en lui hurlant tout ce qui lui passe par la tête. Mais encore une fois... vaine tentative. Dans un élan de folie, elle saisit tous les objets qui lui tombent sous la main dans le but de les lancer et de les fracasser contre les murs. Malheureusement, à son grand désespoir, la chambre reste intacte et le couple dort toujours paisiblement.

Comme chaque matin de la semaine, le cadran sonne. Les doux rayons du soleil pénétrant dans la chambre par la fente des rideaux réchauffent le visage de Juliette, qui à demi éveillée, s'étire en se retournant vers son conjoint.

– Bon matin, mon amour ! lui dit ce dernier en souriant.

– Tu as passé une belle nuit ? s'enquit Juliette en lui rendant son sourire.

– Merveilleuse ! Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai juste une envie, ce matin, et c'est de te prendre dans mes bras et de te dire à quel point je t'aime.

– Ne te gêne surtout pas !

Ce que monsieur fait sans plus tarder, au grand bonheur de sa douce moitié déjà conquise.

– Et toi ? Tu as bien dormi ? demande-t-il à son tour.

– Pas vraiment... J'ai mal partout... On dirait que je me suis battue toute la nuit !

– Ce n'était pas avec moi, car je n'ai rien senti ! Ha ! Ha ! Ha ! Désolé, ce n'est pas drôle... As-tu besoin de quelque chose ?

– Non merci, ça va aller.

Juliette se lève, non sans ressentir diverses courbatures. Sentant quelque chose de froid sous son pied gauche, elle remonte rapidement celui-ci. Intriguée, elle se penche pour voir ce qui se trouve sur le plancher. Elle ramasse l'objet, puis le laisse aussitôt tomber.

– Mais qu'est-ce que...

– Ça va, ma chérie ?

– Je... je ne sais pas... Je viens de trouver mon collier au pied du lit...

– Ton collier ? Lequel ?

– Celui avec le pendentif en forme de cœur brisé que j'avais offert à ma sœur... Je suis pourtant certaine de l'avoir jeté avec tout le reste. Attends une minute... Ce n'est pas ma moitié, c'est celle de Caroline !

– Ta mémoire te joue certainement des tours. Son pendentif a été perdu. C'est peut-être Maéva qui a fouillé dans les boîtes à notre insu et qui a pris ton collier.

– Tu as sûrement raison... Il faut que ce soit ça.

Perturbée, Juliette se rend d'un pas décidé vers le garage où se trouvent tous les souvenirs de sa sœur dont elle a été jusque-là incapable de se débarrasser. Elle ouvre l'une des boîtes afin d'y remettre le collier, puis s'arrête brusquement. Les yeux remplis d'eau, les mains moites et tremblantes, elle saisit un objet. Sous le choc, elle réalise qu'elle est en possession des deux pendentifs. Une moitié dans chaque main qui une fois réunies, forment un cœur parfait.

– Mais... c'est impossible...

## Chapitre 17

De retour dans son corridor sombre et lugubre, Caroline est assise, le visage enfoui entre ses bras croisés qui eux, reposent sur ses genoux relevés. Une pluie torrentielle s'abat sur elle. Le plafond, qui semble se trouver à mille lieues d'elle, est couvert et teinté d'éclairs lumineux. Marianne s'approche doucement d'elle, puis dépose une main amicale sur son épaule.

– Pourquoi es-tu dans un tel état ? cherche-t-elle à savoir.

Caroline est si perturbée, qu'elle ne prend ni la peine de lui répondre ni celle de relever la tête. S'agenouillant à ses côtés, Marianne tente à nouveau de la pousser à extérioriser ses émotions.

– Tu sais, Caroline, rien n'est impossible. Il suffit d'y croire. Tu sais, seul ton cœur peut te sortir de ce brouillard.

Le front toujours confortablement appuyé sur ses bras, Caroline tourne légèrement la tête vers la compatissante jeune fille.

– Rien n'est impossible ? T'es sérieuse ou tu ris carrément de moi ?

– Mais...

– Donc, tu es en train de me dire que je pourrais revenir sur Terre et parler à ma sœur ?

– Euh... Je...

– Écoute... balance Caroline, au lieu de dire des niaiseries, fais donc ce en quoi tu excelles et reste dans ton coin comme un vulgaire bibelot. Support moral... pis quoi encore ?

Incapable de trouver les mots pour la calmer, Marianne s'éclipse, la laisse seule avec son chagrin et sa colère. Le plafond à ciel ouvert se couvre de plus en plus, jusqu'à ce qu'éclatent de violents orages et que la foudre s'abatte tout près de Caroline. L'impact est si puissant, que le plancher s'ouvre. Propulsée quelques pieds plus loin, la jeune femme observe les dégâts, totalement médusée. Tel un quadrupède, elle se déplace vers le trou béant. Effrayée, mais curieuse, elle jette un œil à l'intérieur. À sa grande surprise, plusieurs mètres plus bas, elle aperçoit une rivière de liquide noir et épais qui coule à flots, et ce, à une vitesse fulgurante. Intriguée, elle dirige son regard vers Marianne, qui détourne aussitôt le sien.

– C'est quoi cette chose ? lui demande-t-elle.

– Quoi ?

– C'est quoi cette chose ? crie cette fois Caroline.

– Pardon ? C'est à moi que tu parles ?

– Tu vois quelqu'un d'autre que nous deux dans cet endroit de merde ?

– J'aimerais que tu t'adresses à moi avec un peu plus de respect.

– Franchement... ce que tu peux être susceptible.

– Susceptible ?

– Si j’avais un dictionnaire sous la main, je te lirais bien la description, mais... j’en ai pas !

– T’inquiète, je connais le sens de ce mot. Je commence à en avoir marre de ton attitude arrogante.

– Écoute, si tu as quelque chose de mieux à faire... Je ne te retiens pas !

– Parfait. Si c’est ce que tu souhaites...

– Bonne soirée ! Ha ! Ha ! Ha !

– Euh... je ne sais pas si tu sais, mais tu as perdu ton pendentif.

Instinctivement, Caroline porte ses mains à son cou, lequel est complètement dégagé. Elle jette inutilement un œil à l’endroit où il devrait se trouver, puis se retourne vers Marianne. Elle voudrait lui poser un tas de questions, mais ne peut en formuler aucune. L’ayant sûrement deviné, l’adolescente explique :

– Lors de ton dernier voyage chez ta sœur, il est tombé au sol.

– C’est impossible... Mais où se trouve...

– Juliette a posé le pied dessus et l’a ramassé, répond sèchement Marianne.

– Et alors ???

– Disons que ça l’a un peu bouleversée.

– Merde... Est-ce que je dois aller le récupérer ?

– Au revoir, Caroline.

– Comment ça au revoir ? Mais tu peux pas partir !

– Tu me l’as pourtant fortement suggéré.

– Ah, mais non ! T’as pas le droit de me faire ça.

Sur ces mots, Marianne ouvre une porte et s’éclipse derrière sans même se retourner. Dès que la porte se referme, c’est la dévastation dans le corridor. Tous les murs se mettent soudainement à trembler et à s’effriter. Hurlant d’effroi, Caroline tente en vain de protéger sa tête à l’aide de ses mains, tout en se surprenant à prier. Elle prie Dieu de ne pas l’abandonner, de lui pardonner son comportement inapproprié et de lui ramener Marianne.

Une fois le calme revenu, elle jette un œil discret autour d’elle. Le corridor est toujours aussi sombre, bien que le séisme a cessé. La jeune femme se lève donc, surprise d’avoir pu échapper à la tempête avec autant de facilité. Mains sur les hanches, elle constate avec étonnement qu’aucun dégât n’a été causé. Le plancher et le plafond sont intacts, de même que les débris ont disparu. Tout ce qui peut témoigner de la scène se résume à l’odeur engendrée par la moisissure qui s’est répandue sur les murs. Ce n’est qu’à cet instant que Caroline réalise que son corps est entier, lui qui s’apprêtait pourtant à disparaître avant l’épisode chez Juliette. Se pourrait-il que cette dernière ait renoncé à chasser définitivement son souvenir de sa vie ? Caroline sursaute quand on frappe à la porte.

Heureuse, elle s’empresse d’aller ouvrir, persuadée qu’il s’agit de Marianne. Elle pose sa main sur la poignée, puis tourne rapidement en tirant vers elle. Elle s’arrête cependant à mi-chemin. Cette voix... Cette berceuse... elle les reconnaît. Nostalgique, le cœur gros, elle ouvre la porte en pensant se retrouver face à face avec

sa mère. Contre toute attente, ce n'est ni Marianne ni sa mère qui se trouvent devant elle, mais bien elle-même qui comme ce fut le cas dans le premier couloir, contemple sa propre personne dans un miroir.

N'apercevant que son reflet, ou plutôt une version fort horrifiante de son être, elle tombe à genoux. Nauséuse, elle observe son double se poignarder à de nombreuses reprises dans l'abdomen. L'image que lui renvoie le miroir est d'une laideur sans nom. Elle est rachitique et le teint de son visage est grisâtre. Caroline l'examine alors même qu'elle la toise. Ce faisant, elle ressent chez l'autre la bestialité, la hargne et l'arrogance d'un esprit démoniaque et vulgaire. Son visage est si abject qu'il semble avoir été refait avec des retailles de grimaces. Incapable de tolérer cette abomination une seule seconde de plus, Caroline claque la porte. Elle recule de quelques pas et regarde autour d'elle, avant de réaliser que le corridor semble tourner sur lui-même. Tellement, qu'elle a l'impression de perdre la tête. À bout de souffle, à bout de ressources et vide de toute énergie, elle éprouve une vague impression de déjà-vu. Comme lorsqu'elle se trouvait dans son premier corridor, elle sent qu'elle est sur le point d'abandonner. La première fois, elle avait réussi à ne pas perdre espoir en s'accrochant à son souhait de réparer le mal qu'elle avait commis. Elle ne voulait pas mourir et disparaître sans avoir obtenu le pardon de sa famille. Mais maintenant, la situation est différente. La crainte de mourir n'existe plus, même si ce n'est pas une bonne nouvelle. Elle doit maintenant faire face à ce qui adviendra d'elle pour l'éternité. Quel est donc le destin qui l'attend derrière l'une de ces portes ? Devra-t-elle à jamais se regarder se poignarder ? À moins que quelque chose d'encore pire l'attende ? Et s'il s'agissait d'un avertissement, un avant-goût de ce qui lui est réservé advenant un abandon de sa part ?

Après une grande inspiration, elle s'assoit et réfléchit. Il y a une solution, c'est évident. Marianne lui avait bien dit que tout était possible, pas vrai ? Mais comment ?

– Tu aurais pu me laisser un manuel d'instructions avant de foutre le camp ! maugrée-t-elle.

Mais elle ravale aussitôt ses paroles, se disant qu'après tout, c'est à cause d'elle si Marianne est partie. Ce n'est nul autre qu'elle qui lui a gentiment suggéré de disparaître. Un vent de remords la frappe de plein fouet. Elle a rejeté la seule personne qui était présente dans sa vie... Ou plutôt, dans sa mort. La seule personne qui voulait... ou pouvait l'aider. Pendant qu'elle réfléchit ainsi, son corridor n'embellit pas. L'étendue de la moisissure s'accroît de plus en plus. Caroline ferme les yeux. Il lui faut se concentrer, réfléchir et trouver une solution. Et aussi, elle doit ressentir le calme et la paix.

Puis un léger sourire se dessine sur son visage lorsqu'un souvenir refait surface. Elle ignore pourquoi cette image lui apparaît, mais elle a un effet bénéfique sur son état d'esprit.

## Chapitre 18

Juliette est là, comme elle l'est chaque fois qu'un événement important se produit dans la vie de Caroline. Assise dans la cuisine de ses parents, cette dernière voit toute sa famille réunie. Chacun lui offre toute son attention, l'air radieux et un sourire aux lèvres. Gâteau orné de bougies dans les mains, sa mère se fraie un chemin parmi les invités. En chœur, tous lui chantent « Bon anniversaire ». Touchée et remplie de joie, Caroline est comblée de recevoir tout cet amour qu'elle leur rend de bon cœur. C'est sa journée à elle. Lorsque vient le moment de la remise des cadeaux, elle les déballe avec grand plaisir. Si elle apprécie grandement chacun d'eux, aucun n'égale celui de sa sœur, qui le lui remet avec excitation. Après l'avoir ouvert, Caroline reste sans voix et tarde à réagir. Du coup, la déception se lit sur le visage de Juliette. La pauvre avait pourtant si hâte de lui offrir son présent. Elle croyait vraiment qu'elle aurait aimé. Puis, après quelques secondes d'inertie, Caroline quitte son mutisme. Or, contrairement à la volonté de son aînée, elle éclate en sanglots.

– J'ai gardé la facture... Je peux aller le reporter, si tu veux.

– Quoi ? Mais non ! De toute ma vie, c'est le plus beau cadeau que j'ai reçu !

– Pour vrai ? Mais tu sembles...

– Je sais... Désolée... je suis un peu émotive.

– Ça va, je suis un peu surprise de ta... Mais bon ! Le plus important, c'est que tu l'aimes ! Nous aurons chacune une partie du cœur de l'autre.

– Je l'adore !!! Merci beaucoup !!!

Quand Caroline ouvre les yeux, elle sent la sérénité planer en elle. Le calme plat. Malgré la vue des plus déprimantes que lui offre son corridor noir en état de décrépitude, elle parvient à sourire. Elle ferme à nouveau les yeux, histoire de replonger dans son souvenir si réconfortant. Un bruit agaçant l'empêche toutefois de profiter pleinement de ce moment rempli d'émotions. Au fond, elle sait ce qui se passe derrière elle. Enfin, plus ou moins.

En se retournant, elle aperçoit encore une fillette. Toujours un peu plus âgée que la fois précédente, cette dernière doit avoir près de dix ans. Agenouillée et pinceau à la main, elle s'adonne à l'art du dessin. Devant elle et sur le sol se trouvent trois feuilles blanches ornées d'une image. Intriguée de voir ce que chacune a à révéler, Caroline s'avance doucement vers l'enfant. Sur la première feuille se trouvent trois bonshommes allumettes. Puisque l'un est plus grand que les deux autres, elle croit deviner qu'il pourrait s'agir d'un adulte et de deux enfants. Toutes des femmes, vu que les trois personnages ont les cheveux longs. Le deuxième dessin est presque identique, à la différence près que sur les deux enfants, on peut voir de grosses croix rouges. Frappée par l'étrangeté de la chose, Caroline se hâte d'examiner le troisième. Se sentant probablement observée, la petite fille cesse de dessiner et regarde durement l'intruse. Incapable de se retenir, cette dernière jette malgré tout un œil sur la feuille, qui montre toujours les trois mêmes personnages. Cette fois, outre les petites qui

affichent encore des croix rouges, on constate que la grande semble se faire happer par une voiture. Sans quitter Caroline des yeux, l'artiste aux talents discutables trempe son pinceau dans un petit pot, puis se couvre grossièrement le visage de peinture rouge, avant de faire de même avec le reste de son corps. Soudain, la peinture se met à bouillonner. Après quoi, le rouge se transforme rapidement en noir et enduit complètement le corps de la fillette. Au même moment, un tourbillon se forme au plafond et aspire toute la masse de liquide épais et noir. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, toute trace de l'enfant et des dessins a disparu.

Caroline lâche un soupire, se disant qu'elle a déjà suffisamment de soucis pour en rajouter avec celui-là. Elle se retourne donc pour balayer du regard tout le corridor. Les mains sur les hanches, elle réfléchit. «Si je pouvais au moins avoir mon pendentif», songe-t-elle. Mais à bien y penser, qu'est-ce que cela pourrait bien changer ? Peut-être aurait-il pu servir d'outil de réconfort, histoire de l'aider à ne pas oublier qui elle est.

Alors qu'elle ne devrait plus rien ressentir, voilà qu'une sensation de picotement envahit son corps. Et pour une seconde fois, elle se sent disparaître. Sauf que dans ce cas-ci, le phénomène se produit d'une façon tout à fait différente, qu'elle ne saurait expliquer. Cette sensation lui donne la frousse, en même temps qu'elle lui procure un étrange sentiment d'allégresse. Comme si d'une certaine manière, elle se réjouissait de disparaître.

## Chapitre 19

Allongée dans son lit, Juliette est perturbée. Contrairement au reste de la maisonnée, elle est incapable de fermer l'œil, tant elle est absorbée par le mystère entourant la présence, chez elle, du pendentif de sa sœur. C'est pourtant impossible. Pour que ce le soit, il aurait fallu que de son vivant, Caroline l'ait laissé tomber. De même, il aurait fallu qu'elle l'ait encore ! Car dans son souvenir, sa cadette s'en était débarrassée sans le moindre remords. Ce qui lui avait brisé le cœur. Tellement, qu'elle ne s'en était jamais remise. Poussée par une vive pulsion, Juliette se lève et se précipite dans le garage.

Une fois là, elle tasse délicatement toutes les boîtes inutiles, jusqu'à ce qu'elle tombe sur la bonne. Elle l'avait rangée le plus loin possible et derrière le plus d'objets possible pour s'assurer que personne ne puisse y accéder. Non pas sans difficulté, elle récupère ladite boîte remplie de souvenirs. Avant de l'ouvrir, elle se rend au salon et s'installe confortablement sur son divan. Prenant soin d'avoir à portée de main une boîte de papiers mouchoirs, elle sort discrètement presque tout le contenu du carton. Quand enfin elle tient en main les deux pendentifs, elle ne peut qu'éclater en sanglots. Elle n'avait donc pas rêvé... elle avait presque espéré avoir imaginé tout cela. Mais comment est-ce possible ? Une chaînette dans chaque main, elle joint les deux moitiés du cœur brisé et les imbrique l'un dans l'autre, comme ils auraient toujours dû l'être. L'union des deux pièces provoque une sorte d'onde de choc. Malgré l'absence de toute trace, hormis un léger coup de vent, Juliette pourrait jurer que l'air ambiant vient tout juste d'exploser.

À sa gauche, sur le divan, apparaît une ombre, sous la forme d'un écran de fumée ténue. La chose se distingue de plus en plus. Tétanisée, Juliette donnerait tout pour faire partie des composantes de son mobilier et disparaître à tout jamais. Mais la crainte et l'inquiétude s'envolent lorsqu'elle découvre que ce qui s'anime à ses côtés n'est nul autre que sa petite sœur. Euphorique, elle s'empresse de lui sauter dans les bras, avant que son nez embrasse le coussin en cuir du divan. Elle venait tout juste de passer à travers le spectre de Caroline, qui la regarde se relever, tout aussi surprise qu'elle.

– Juliette ?

– Caroline ?

– Tu peux vraiment me voir... et m'entendre ?

– OUI!!! Je ne comprends pas... Qu'est-ce qui se passe, Caro ?

– J'en ai aucune idée... Je suis morte, Juliette...

– Je sais... répond l'aînée d'une voix tremblante.

– Je ne devrais pas être ici, mais je le souhaitais tellement. C'est étrange, ce n'est pas la première fois que je viens te voir... Mais jusqu'ici, seuls les enfants semblaient remarquer ma présence.

– Est-ce que tu as mal ? C'est comment là-haut ?

À cette question, les lèvres de Caroline se serrent. On aurait dit que quelqu'un venait de sceller sa bouche à l'aide d'un puissant adhésif invisible pour l'empêcher de parler. Puis, comme si le temps s'était arrêté, plus rien ni personne ne bouge. Ne comprenant pas ce qui se passe, Caroline panique, se lève et tente de hurler. Si aucun son ne sort de sa bouche, celle-ci se libère toutefois de ses liens invisibles.

– Que se passe-t-il ? Répondez-moi quelqu'un !

Ces mots à peine prononcés, Caroline sursaute lorsque Marianne apparaît subitement devant elle. Heureuse et soulagée de la voir, elle se jette dans ses bras, à la grande surprise de l'autre.

– Je suis tellement contente de te voir ! s'exclame-t-elle. Ne pars plus, je t'en prie.

– Écoute, Caroline, nous n'avons pas beaucoup de temps. Cette faveur qui t'est accordée de rencontrer ta sœur n'est pas sans condition.

– OK... alors, explique !

– Il t'est strictement interdit de dévoiler aux vivants ce qui se passe après la mort. Aussi, tu n'as que deux minutes, tout au plus, pour parler à Juliette. Donc, profite-en pour te vider le cœur et lui dire ce dont tu crois qu'elle a besoin d'entendre. Répare tes erreurs.

– D'accord. Tu restes avec moi ?

– Non. Mais je t'attendrai tu sais où.

Cela dit, Marianne fait un clin d'œil à son interlocutrice, lui adresse un sourire, puis disparaît. Rassurée par le retour de son unique alliée, Caroline retourne vers sa sœur. Confiante, elle la regarde droit dans les yeux. Telle une vidéo qu'on remet en marche, Juliette la regarde comme si le temps ne s'était jamais arrêté.

– Alors ? C'est comment quand on est mort ?

– Juliette, tout ce que je peux te dire, c'est que je t'aime. Tu es la meilleure sœur que personne n'aura jamais et n'en doute pas un seul instant. J'ai fait beaucoup d'erreurs, dans ma vie, et celle que je regrette le plus est de t'avoir rejetée... De t'avoir... de vous avoir exclus de ma vie. À cause de mon orgueil, jamais je ne connaîtrai tes enfants et ça me tue, car il est trop tard, pour moi. Jamais je ne pourrai me reprendre ni me racheter. Ce n'est pas tout... Il y a une chose tout aussi importante que je dois faire, mais pour y arriver, je vais avoir besoin de toi.

– Bien sûr ! Tout ce que tu veux !

– J'ai vraiment besoin de savoir... si tu me pardonnes, Juliette. Je suis la seule responsable de toute cette merde et... j'ai tellement de remords... Je m'en veux tellement... Tu ne peux même pas imaginer.

– Sérieusement ?

– Très sérieusement. Si j'avais le pouvoir de remonter le temps, je recommencerais tout depuis ce fameux soir de Noël. Jamais je ne t'abandonnerais et je t'accompagnerais dans les plus beaux moments de ta vie. Je ferais pour toi, tout ce qu'une sœur se doit de faire. Tout ce que toi tu aurais fait pour moi. Alors, dis-moi... le plus honnêtement possible, te sens-tu capable de m'accorder ton pardon ?

– Mais oui, petite idiote ! Je te pardonne et je t'aime de tout mon cœur.

– Merci, Juliette. Tu ne sais pas tout ce que ça représente, pour moi, laisse entendre Caroline, les larmes aux yeux et le sourire aux lèvres.

D'instinct, elle s'approche de sa sœur et la prend dans ses bras. Quelle surprise c'est pour elle lorsqu'elle se rend compte qu'elle la serre vraiment contre elle. Elle sait toutefois que cet instant de pur bonheur ne s'éternisera pas, car déjà, elle sent chaque fibre de son corps se dissiper peu à peu. Et c'est yeux dans les yeux que Juliette la regarde disparaître, consciente qu'elle ne la reverra plus jamais. En revanche, elle se sent bien et apaisée.

Contrairement à ce qu'elle aurait pensé, Caroline n'est pas triste. Au contraire, elle se sent beaucoup mieux. Libérée, même. Remarquant qu'une porte s'ouvre à sa droite, elle se retourne, le sourire aux lèvres, et accueille chaleureusement Marianne, qui elle, la félicite.

– Je suis fière de toi, ma belle !

– Merci, mais je ne crois pas que j'y serais arrivée sans toi... Et le petit coup de main du Tout-Puissant !

– Ne minimise pas tes efforts.

– Je suis heureuse que tu sois revenue.

– Ton besoin de moi était plus fort que ton mépris à mon égard.

Soudain, leur conversation est interrompue par un bruit provenant d'un jeu vidéo. Exaspérée, Caroline lève les yeux au ciel, avant de regarder ce qui se passe plus loin dans le corridor. Une préadolescente y est assise, dos contre le mur. Téléphone intelligent à la main, elle est concentrée sur son écran. Caroline s'approche doucement d'elle et lui dit :

– Salut.

En guise de réponse, la jeune fille lui jette un coup d'œil furtif puis s'empresse de retourner à ses occupations. Devant cette réaction, Caroline se retourne vers Marianne, qui hausse les épaules.

– Excuse-moi ! reprend-elle à l'endroit de l'insolente. Personne ne t'a appris les bonnes manières ? C'est impoli de ne pas répondre quand quelqu'un te parle !

– ...

– Bon, alors parfait, il semblerait qu'on te dérange...

– Je te déteste...

– Pardon ? Tu me détestes ? Et pourquoi donc ?

– Tu n'as pas de cœur.

– Qui es-tu, exactement ? Et sur quoi te bases-tu pour me dire à moi que je n'ai pas de cœur.

– Tu devrais pourtant le savoir.

– Savoir quoi ? Je ne sais même pas qui tu es.

– Regarde-moi attentivement !

Caroline s'efforce d'analyser chaque recoin du visage de son interlocutrice, mais sans parvenir à reconnaître qui que ce soit. Elle peut jurer qu'elle n'a jamais vu cette jeune fille auparavant.

– Je suis désolée, mais je ne vois pas du tout...

– De toute façon, tu n'as jamais voulu me connaître...

– Quoi ? Je...

Découragée de ne pas comprendre à quel jeu s'amuse cette préadolescente, Caroline lâche un soupire et abandonne. Les mains sur les hanches, elle s'éloigne en secouant la tête.

– Dis-moi, Marianne, demande-t-elle, pourquoi suis-je encore ici ?

– Je ne comprends pas, explique-toi.

– Eh bien... je crois m'être réconciliée avec ma sœur, de même que j'ai vu mon neveu et ma nièce. Je sais que j'ai fait d'énormes erreurs, j'en ai pris conscience et j'ai compris. Je crois même que j'ai changé, et que je me suis améliorée. Je ne vois vraiment pas ce que je pourrais faire de plus.

– Dirais-tu que tu t'es pardonnée ?

– Je suis en paix avec moi-même. Le plus important, pour moi, est que ma sœur et ses enfants soient heureux. Je crois donc que oui.

– Tu en es certaine ?

– Absolument... Tu en doutes ?

– Je ne doute pas de toi, mais je veux m'assurer que tu t'es vraiment tout pardonné.

– Tout... tout comme quoi ?

– Mais je ne sais pas, moi.

– Encore des devinettes...

– Réfléchis. Qu'as-tu fait de plus odieux dans ta vie ?

– Tu le sais.

– Dis-le à haute voix.

– J'ai renié ma sœur et ses enfants, soupire Caroline, visiblement blasée.

– D'accord... Et c'est vraiment ce que tu as fait de pire ?

– Euh... oui... pourquoi ? Il me semble que c'est assez difficile à battre ! Si tu as quelque chose à me dire, alors fais-le au lieu de tourner autour du pot.

– Réfléchis bien... Si tu es encore ici, ce n'est pas pour rien !

– Mais quoi ? Je te ferai remarquer que je suis morte ! Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? se fâche Caroline.

Tombée dans l'oubli depuis quelques instants, la préadolescente est toujours là, concentrée sur son téléphone. Mais le bruit émis par celui-ci est légèrement différent. Comme s'il transmettait à présent un message provenant directement de l'enfer, Caroline perçoit des sons distordus et déchaînés. Un bruit à la fois agressant et diabolique. Elle couvre ses oreilles de ses mains, ce qui n'atténue en rien le tintamarre. Tout à coup, un liquide épais et noir s'écoule du téléphone. Point troublée, la fillette ne semble guère prendre conscience de ce qui se passe, alors même qu'une large

main formée de ce même liquide s'avance vers elle. Grossissant à vue d'œil, cette dernière s'approche dangereusement, s'accroche au visage de sa victime, l'agrippe, puis l'emporte avec elle à l'intérieur de l'écran du téléphone, qui tombe au sol et se brise en morceaux.

– Je commence à en avoir plus que marre de tous ces enfants qui apparaissent et disparaissent ! C'est quoi le foutu rapport ?

– Tu ne vois vraiment pas ?

– Je savais que tu me cachais quelque chose ! Tu connais ces enfants !

– Pas toi ?

– Euh... non ! C'est qui ? Des filles que j'ai intimidées quand j'étais petite ?

– Non, pas tout à fait...

– Alors, dis-moi !

– Je t'ai déjà indiqué que je ne pouvais rien te dire.

Après un nouveau soupire, Caroline s'éloigne. Ce faisant, elle lève la tête vers le plafond noir et hurle :

– Mais qu'est-ce que vous attendez de moi ?

– Tu n'obtiendras aucune réponse...

– JE SAIS !

– Tu dois te calmer...

– Que je sois calme ou pas, qu'est-ce que ça change ?

– Viens avec moi, j'ai quelque chose à te montrer.

Sur ces mots, Marianne tend la main vers Caroline qui refuse de la saisir. Demeurant immobile, elle la regarde sévèrement quelques instants. Finalement, voyant que l'autre lui sourit tout en insistant, elle consent à la rejoindre. Arrivées près d'une porte, Marianne pose la main sur la poignée, et dit :

– Regarde...

– Euh... non ! Pas du tout intéressée à voir d'autres atrocités !

– Fais-moi confiance !

– Pourquoi je le ferais ?

– As-tu vraiment le choix ? Regarde autour de toi... Ton corridor se détériore de plus en plus, tandis que les murs et les planchers s'effritent graduellement. Tu n'as plus beaucoup de temps devant toi.

Après avoir balayé son corridor du regard, Caroline, la mine basse, soupire tristement et opine. Marianne ouvre donc la porte.

Les yeux de la défunte s'emplissent aussitôt d'eau, puis un timide sourire se dessine sur son visage. Ils sont tous là. Installée confortablement dans le salon de ses parents, elle peut voir toute sa famille. Réunis autour de la petite table de salon, ils tournent les pages d'un album photo. Ils semblent tous si heureux, que Caroline en est émue. Euphorique, sa petite nièce pointe une photo.

– Aoline !

– Oui, ma chérie ! C'est ta tante, la sœur de maman, lui répond Juliette, tout sourire.

– Où Aoline ?

– Caroline est au ciel, maintenant. Elle s’est transformée en ange et veille sur nous.

– Veux la voir...

– Tu pourras la voir chaque nuit. Tu n’auras qu’à fermer les yeux et penser à elle très fort. Tu verras, je suis certaine qu’elle viendra te voir. Et toi aussi, mon grand !

Alors que des larmes de joie coulent le long des joues des parents de Caroline, tous se serrent dans les bras l’un de l’autre puis crient en chœur.

– On t’aime, Caroline !

Comblée, Marianne ferme la porte. Pour sa part, Caroline tombe au sol, n’ayant plus aucune force dans les jambes. Il n’y a pas de mots pour décrire comment elle se sent. Sa famille... Ils sont tous heureux, et ils l’aiment tous. Jamais elle n’en aurait espéré autant. Les yeux humides, mais grand ouverts, elle se lève rapidement et se dirige vers l’adolescente.

– Je sais !

– Tu sais quoi ?

– J’ai réussi ! Je devais me pardonner le mal que j’avais fait, mais j’avais également besoin d’obtenir le pardon de ma famille. Il était indispensable, pour moi, de savoir qu’ils m’aiment encore.

– C’est excellent, Caroline ! Je suis très heureuse pour toi.

– Alors ?

– Alors quoi ?

– Il se passe quoi ? Tu m’emmènes au paradis ? Ha ! Ha ! Ha !

– Désolée, ma belle, mais ce n’est pas terminé...

## Chapitre 20

Soudain, le corridor se met à trembler. Des secousses de plus en plus violentes se font ressentir, alors que des débris tombent de partout. Le plafond et les murs menacent de s'effondrer d'un moment à l'autre. Provenant de derrière les portes toujours closes, une lumière rouge illumine les lieux, ce qui ne rassure guère Caroline. L'éclairage s'intensifie. De chacune des portes s'écoule à présent une rivière de sang qui recouvre rapidement le sol. Terrorisée, Caroline se laisse gagner par la panique. Tout son corps tremble, pendant que sa respiration et son pouls se font beaucoup trop rapides. De ses mains, elle agrippe brutalement ses cheveux.

– Je ne veux pas aller en enfer ! hurle-t-elle.

Sur ce, elle entend quelqu'un frapper à l'une des portes. Trois coups lourds et sourds qui résonnent dans tous les coins du corridor. Ensuite, la porte s'ouvre d'elle-même sur une jeune fille ensanglantée. Quittant la pièce, celle-ci toise durement Caroline, puis d'un pas décidé, s'avance lentement vers elle, avant de s'arrêter à quelques centimètres de son visage. Elle est si près, que Caroline peut sentir son souffle putréfiant sur son visage. Plongeant directement dans les siens, les yeux de l'inconnue sont noirs, vides d'iris et injectés de sang. Et son regard... si accusateur et déstabilisant. À glacer le sang. Caroline reste figée devant la froideur et la haine que dégage celle qui lui fait face. Cette dernière ouvre légèrement la bouche, d'où s'échappe un surplus de salive mélangée de sang.

– Tu n'as pas honte, Caroline ?

– Honte ? Honte de quoi ? Et t'es qui, toi ?

– Tu ne me reconnais pas ?

– Pas du tout !

– C'est normal... tu n'as jamais voulu me voir.

– Si tu as quelque chose à me dire... alors, fais-le !

– Je te hais. Tu m'as volontairement privée de tout ce qu'il a de beau dans ce monde.

– Rien que ça ! Et pourquoi ?

– Regarde ce que tu m'as fait...

Cela dit, la préadolescente recule lentement, sans quitter son interlocutrice des yeux. À sa gauche, une porte s'ouvre brusquement. Derrière celle-ci, on peut voir un tourbillon constitué de ce même liquide épais et noir que Caroline avait aperçu précédemment. Étrangement, il semble ne vouloir aspirer que la petite fille, dont les cheveux et les vêtements commencent à flotter en direction du trou noir. La force du tourbillon augmentant de plus en plus, la pauvre enfant se retrouve rapidement dévêtue. Puis voilà que sa chevelure s'extirpe de sa tête, laissant son crâne dégarni et ensanglanté. Contrairement à cette inconnue qui ne réagit nullement devant cette torture dont elle est victime, Caroline, aussi dégoûtée qu'horifiée, se couvre la bouche à l'aide d'une main. C'est maintenant au tour de l'enveloppe corporelle de la

jeune fille de se défaire de son petit corps, pour ensuite disparaître derrière la porte. Après quoi, le même phénomène se reproduit avec les tissus, les muscles, les organes et la masse osseuse. Lorsque tout a disparu, la porte se referme violemment.

– Mais qu’est-ce que...

– Tu ne trouves pas ça horrible ? questionne Marianne.

– Horrible n’est pas le mot ! Je dirais même qu’il n’y en a aucun pour décrire cette monstruosité.

– ...

– Tu ne dis rien ?

– Que voudrais-tu que je te dise ?

– Euh... je sais pas ! N’importe quoi !

– Ce que tu viens de voir... ça ne te rappelle rien ?

– Mais tu es complètement folle ! Tu crois vraiment que c’est moi qui lui ai fait ça ?

– ...

– Tu es sérieuse ?

– Réfléchis, Caroline...

– Mais voyons ! Comme si dans ma vie j’avais déjà poussé quelqu’un dans le néant ou dans un trou noir ! J’ai peut-être aspiré une fille avec une balayeuse, aussi !

– ...

Marianne fixe fermement Caroline, qui affiche à présent un visage blême, vide de toute expression.

– Tu viens de comprendre... Est-ce que je me trompe ?

Incapable de répondre, Caroline reste de glace, totalement immobile.

– Je sais que tu ne te pardonnes pas ton attitude et ta façon d’agir envers ta sœur... Mais parfois, tout au fond de notre cœur, il y a des choses si graves qu’on a faites qu’on les enfouies dans le fond d’un tiroir. Ça fait si mal, qu’on cesse complètement d’y penser. Or, le subconscient, lui, n’a pas oublié. Ces actes dont on est peu fier laissent un goût amer dans la bouche et une sensation de malaise dans tout notre être. Ils sont là, ces lourds remords, sans même que tu le saches. Ils vivent en toi, te grugent, te dévorent et te tuent à petit feu un peu plus chaque jour.

– Arrête, s’il te plaît...

– Vois la réalité en face, Caroline... ta vérité.

La porte. La dernière porte. Celle qui est seule, au mur du fond. Soudainement, elle s’ouvre tout doucement, avant de laisser s’échapper une vive et aveuglante lumière blanche, aussi chaleureuse qu’attirante. Incapable de résister, Caroline se dirige vers elle, non sans lancer un regard à Marianne, comme si elle souhaitait obtenir son approbation. La jeune fille opine d’un signe de tête et l’encourage à continuer son chemin. Le cœur en miettes, elle longe le corridor qui ne ressemble plus qu’à un lieu abandonné et malmené par le temps. Sans aucune hésitation, elle entre dans la pièce qui se cache derrière la porte et traverse cette douce lumière.

L'endroit est froid, sans âme. Au milieu se trouve une table en métal sur laquelle est allongée une jeune femme. À en juger par leurs uniformes, il est impératif que les personnes qui s'activent autour d'elle œuvrent dans le domaine médical. L'une d'elles relève et écarte les jambes de la patiente, tandis qu'une autre insère un long tuyau à l'intérieur de celle-ci. Un bruit de moteur plus qu'agaçant résonne alors dans toute la pièce. Un son que Caroline reconnaît immédiatement et qu'elle n'oubliera jamais. Le pire qu'elle n'a jamais entendu. Un bruit accusateur, immoral, livrant un message à saveur de condamnation et d'infamie.

Elle reconnaît sans mal celle qui gît sur la table, puisque c'est elle. Du coup, une douleur innommable l'agresse brutalement, comme pour punir cet acte de pure cruauté et de lâcheté commis à deux reprises au cours de sa misérable existence. Deux meurtres à l'état pur. Deux petits êtres qui n'ont rien demandé, à qui elle a refusé la chance de voir la lumière du jour. La culpabilité avait avalé ces deux fâcheux événements, pour ensuite les faire disparaître avec elle.

Caroline dormait cependant aux côtés de ces deux petites âmes éteintes, qu'on venait tout juste de réveiller à sa mémoire. Même si sa culpabilité était latente, elle se reflétait dans chacun de ses gestes et de ses pensées, et ce, à son propre insu. Ce n'est que maintenant qu'elle réalise que c'est la raison pour laquelle elle avait repoussé les enfants de sa sœur. Elle était incapable d'affronter ce que son subconscient ne pouvait accepter. D'une certaine façon, celui-ci l'avait protégée. En lui rappelant constamment ceux qu'elle n'a jamais eus, les enfants de Juliette l'auraient blessée.

La voyant complètement perdue, Marianne s'approche d'elle, lui prend la main et la ramène dans le corridor, qui n'est plus que l'ombre de lui-même.

– Maintenant que tu sais et que tu te rappelles, tu devras faire un choix.

– Et quel est ce choix ? demande Caroline, complètement démolie.

– Au fond de ton cœur, tu le sais.

– Et qui es-tu ? Est-ce que j'ai le droit de savoir.

– Je suis ta première fille, répond Marianne en souriant. Ce que tu vois est la personne que je serais devenue physiquement.

La foudre, la chaise électrique, des coups de poignard... rien n'aurait pu briser Caroline et lui faire plus de mal que cette révélation. Sonnée, elle s'effondre et pleure comme jamais auparavant.

– Pardonne-moi, je t'en prie...

– Un enfant aimera toujours sa mère, peu importe qui elle est et ce qu'elle a fait.

– Je suis tellement désolée...

– L'autre fillette qui hante ce corridor depuis ton arrivée ici... eh bien... en fait... c'est la même petite fille, mais que tu as aperçue à des âges différents. En passant... elle aurait été ta deuxième fille.

– Mon Dieu, mais qu'est-ce que j'ai fait...

– Tu as fait des choix, et maintenant, tu dois faire face aux conséquences. Ne t'en fais pas pour nous, pour l'instant, nous vivons dans un monde parfait. Mais toi... tu dois te pardonner pour obtenir le privilège de nous accompagner.

– Je ne pourrai jamais... C'est impossible.

– Alors, tu resteras ici. Tu dois trouver la paix, te réconcilier avec toi-même et chasser tes démons. Tu as passé beaucoup trop de temps à te perdre et à te punir. Ce que tu es s'est beaucoup trop souvent fracassé à celle que tu es. Il te faut faire face.

– Désolée... mais je ne peux pas...

– Alors, ma sœur et moi serons condamnées avec toi...

– Mais pourquoi ?

Sans crier gare, le corridor se met à trembler, puis toutes les portes s'ouvrent brusquement... Sauf une. La dernière.

De ces portes s'écoule un liquide noir, épais et vaseux qui recouvre rapidement le sol et qui avale tout sur son passage... le plafond, les murs, le plancher, les portes, et même... Marianne, qui réussit tout de même à dire quelques mots avant de disparaître.

– Désolée d'avoir échoué, maman...

Seule dans le néant et envahie par de nombreux sentiments, Caroline se tourne vers tout ce qui reste de son corridor... La porte.

Derrière celle-ci, elle aperçoit un éclairage tamisé. Poussée par une force invisible, elle marche vers elle. Elle résiste, mais sait qu'elle n'en aura bientôt ni la force ni le pouvoir.

Elle regarde autour d'elle, pour vite se rendre compte qu'il n'y a plus rien. Sous ses pieds aussi, d'ailleurs. Sans plancher, elle a l'impression de flotter dans ce qui semble être un mélange d'eau et d'air. Comme si le temps piétinait, tout se déroule au ralenti, que ce soit ses gestes, l'ondulation de ses cheveux ou les courants de l'air ambiant. Puis la porte grandit. Ne sachant pas vraiment si c'est cette dernière qui s'avance vers elle ou le contraire, Caroline se laisse tout simplement entraîner. Dans sa tête elle entend l'ombre d'un murmure. Une romance, une douce mélodie silencieuse, qui ne s'adresse qu'à elle. Enveloppante, hypnotisante, charismatique, elle lui donne envie de valser. C'est si beau. Elle se sent bien, aussi légère qu'une plume. Cette sensation frôlant l'extase l'empêche de voir la noirceur qui l'entoure, qui prend la forme d'une multitude d'ombres démoniaques collées les unes aux autres et qui occupent tout l'espace. Elles semblent mi-humaines, mi-bestiales. Difficiles à discerner, hormis le jaune doré de leurs yeux qui se fait toutefois discret. Elles regardent Caroline et l'attendent patiemment, assoiffées de son âme perdue.

Toujours prisonnière de cet envoûtement, Caroline ouvre finalement les yeux. La lumière émanant de la porte dégage une chaleur, une grâce, une candeur invitante. Puis soudainement, quelque chose se brise en elle. Dans ses yeux s'éteint la lumière qui jusque-là, reflétait son âme. Dès lors, et à tout jamais, elle ne sera plus que l'ombre d'elle-même. Un reflet, un lointain souvenir, un écho perdu à travers le temps.

Sans s'en rendre compte, elle se retrouve de l'autre côté de la porte. Dans la même petite pièce froide qu'elle a quittée quelques minutes plus tôt. Sauf que cette fois, le personnel médical n'est pas présent. Ne sont là que les jeunes filles dont elle aurait dû être la mère. Les deux fixent le sol, d'un air triste et désolé. L'une d'elles

porte des sangles à la main, tandis que l'autre tient un appareil pourvu d'un long tuyau qu'on pourrait comparer à celui d'un aspirateur.

Puis la porte se ferme brutalement derrière Caroline.

**FIN**



